

Mitsugané

OU LA THEORIE DU JEU PARFAIT

un exercice de nihilisme extatique

1

Je conçois cet essai comme un exercice, une mise à l'épreuve, manière d'éprouver. J'y entends étymologiquement cet acte d'écarter, de *tenir ouvert* un espace où donner corps de langue à une pensée. Mais rien ne m'avertit mieux en même temps de l'impossibilité de cet acte que cette pensée elle-même, qui traduit mon acte en interprétation : tout est réalité, tout est fiction. Alors est-ce une fiction, cette pensée qui donne fiction et réalité d'un seul geste, ou est-ce une réalité ? Déjà le fait d'écrire, tracés de caractères qui en appellent à certains mouvements précis de la pensée, devrait me mettre en garde contre la relative insécurité dans laquelle se trouvera toujours une théorie comme celle que je projette ici d'exposer, d'assouvir hors de moi, tant elle se menace d'un côté par son absolutité, de l'autre par son complet néant d'essence. Car de même que l'être ne peut se dire que de l'homme, qui le profère, de même n'importe quelle parole ne peut être dite et se trouver signifiante selon un principe de traduction éprouvé que dans l'immanence la plus pure qui puisse être atteinte, cependant que cette parole tend à dire tout. Il y a toujours, comme l'a vu avec détermination Deleuze, après Kant, après Nietzsche aussi, une limite de la pensée qui est le corps de chasse par lequel elle s'élanche sur ses proies multiples et tout à la fois se construit en terre habitable. C'est en fin de compte à ce double-mouvement qui naît de la brèche d'une limite mouvante, menant perpétuellement à la danse, qu'est dévolu cet exercice.

Nombreux à ce titre ont voulu voir porter un coup fatal à la pensée, en tant qu'interprétation : un agnosticisme de palefrenier héroïque, qui pense être en mesure d'aborder le monde tel qu'il est *en réalité*. Mais comment s'arrêter à de telles peccadilles ? Si l'homme en effet se considère supérieur à nombre d'espèces par le seul fait de sa capacité à penser, qu'il se rende compte en même temps du relatif de sa supériorité ne doit pas être pour l'arrêter, car si cet arrêt signifie une impuissance momentanée de la pensée devant le monde et devant l'action, une mise en demeure

trop prolongée n'amène qu'à faire agir l'homme avec les yeux bandés de la justice, absolue dans l'omniscience d'un transcendant qui n'est que le symptôme par trop évident de ce type de résignation devant l'infini. Au contraire, le refus de se résigner, une éthique du surmontement, peuvent mener l'homme à penser même cet apparent impensable qu'a été la situation du 20^e siècle, charrié entre Charybde et Scylla, en une posture du choix impossible. La pensée est une perpétuelle création de distances, elle est toujours à trancher, à choisir, en même temps qu'elle crée les conditions propre à accueillir ce mouvement ; or l'égalitarisme, dont le sans-fond est le refus du choix, ne peut qu'arrêter ce mouvement de la pensée, celui qui ne choisit pas restant dans une unité qui se trouve en deçà de la pensée, en deçà du désir de s'y confronter.

Que tous les hommes soient égaux : un énoncé n'a jamais été plus faux, et pas moins en être qu'en droit. Ce qu'est en effet tout système de droit, une complexion structurée non de manière absolue, mais selon une certaine norme physiologique, agréant certains types d'actes et en rejetant d'autres, dit assez bien que tout système législatif — au sens le plus large que l'on pourra donner à ce terme — favorise un certain type d'êtres, qui particulièrement déterminés à se fondre dans ce fonctionnement mécanique, jouissent de la plus grande liberté dans le développement de leur propre complexion. L'égalité de tous devant la loi et l'égalité en droits de tous mènent à la formation d'une certaine humanité moyenne, vivant dans la seule réalité dictée en amont des lois par les prédicats ontologiques dont celles-ci découlent. L'égalité de tous est en effet le résultat auquel on veut parvenir, antéposé en postulat de départ ; et de Hegel à Nietzsche, nous avons appris à quel point ce genre de téléologie, de type sceptique ou chrétienne, est orchestrée par ceux pour qui la vie prend plus qu'elle ne semble donner, un type de la pauvreté et du ressentiment envers la vie.

Cependant, mon objet n'est pas de condamner moralement ou ontologiquement un tel type de vie : ce serait, à tout point de vue, une attitude anti-économique, ne serait-ce que pour le présent exercice. Le fort et le faible n'existent pas l'un sans l'autre, ils se déterminent l'un l'autre selon les échelles de valeurs immanentes à leur type de vie. Et certes, mon choix d'entreprendre cet exercice sans moralisme, tant est que je considère la morale comme une qualité déterminante de la trame christiano-sceptique, elle-même par définition exclusive, est un acte qui montre suffisamment à quel point cette dernière interprétation s'inscrit à mon sens dans un formidable gâchis, si elle n'a pas en face d'elle un adversaire valable et si tous deux ne sont pas considérés de manière dynamique dans un ensemble en perpétuelle reformulation. Je veux ici développer ici un concept de réalité qui soit à même de décrire les transformations de la société contemporaine, sans humanisme condescendant, sans pruderie de la sensibilité, sans négation du sentiment religieux, sans révolte d'enfant déjà vieux. Mais, me demandera-t-on alors, que vous reste-t-il ? Il me reste l'esprit du jeu.

2

Poser ici un concept de réalité ne doit donc pas nous amener à trancher entre ce qui est et ce qui n'est pas. L'être, le non-être, les possibles, les dieux, les miracles, les tabourets, la nature, l'Un, les esprits, la salive, les archétypes, les chimères, les morts, ces yeux qui lisent, et tant d'autres choses en d'autres termes, font partie ou plutôt sont de la réalité. A ce titre, il n'y a pas une réalité ou la Réalité, mais bien de la réalité. Tout

ce qui est vécu, tout ce qui est dit, pensé, rêvé, du moindre déplacement de particule subatomique à l'espoir humain le plus délirant, est de la réalité. Dans la pensée que je cherche ici à découvrir, le rêve n'est pas moins réel que le produit puant de la digestion, Faust n'est pas plus réel qu'un crève-la-faim de Mexico et la 9^e de Beethoven pas moins que la dernière étoile découverte par un satellite... et la présente liste de termes hétéroclites, aussi abstraite qu'elle puisse paraître, n'en est pas moins de la réalité que les manifestations dont elle fait état. Seulement c'est un *tout et rien*, une façon de se jeter par la fenêtre avec les contraires, et après qu'au-dehors des enfants les aient piétinés comme des boules de Noël, de renaître par le sang de leurs pieds. Tout et rien : puisque en effet si tout est réalité, tout est fiction, il n'y a pas d'acte valable hormis dans la perspective absolue qui en pose la réalité et s'y détermine à l'infini de son impossibilité.

Car s'il y a de la réalité, il nous importe bien sûr de savoir comment en distinguer les phénomènes. Seulement il ne s'agit pas pour l'heure de choisir s'il y a ou non un ordre immanent du monde, une manière qui soit plus vraie qu'une autre de le considérer, pour la raison que tout ce qui dépasse notre perception jette sur nous une lumière d'indiscernable — si nous pouvons connaître, nous ne connaissons jamais « tout » — et qu'un tel « ordre vrai » signifierait un être omniscient, complètement dévoilé, c'est-à-dire abstrait (étymologiquement, l'acte d'enlever en arrachant, puis d'enlever d'un ensemble par la pensée). Il n'existe du monde que des interprétations qui sont à la fois auto-créatrices et auto-destructrices, en tant qu'interprétations — elles naissent et meurent *seules* —, et si cela jette sur nous et sur le monde la brume lumineuse du mystère, je n'y vois pas de raison d'adorer, seulement peut-être d'*apparaître* à cette lumière. Car dans toute interprétation il y a quelque chose qui se voile : simplement parce que je ne peux voir *derrière* moi. Mais ce qui est ainsi voilé — et tout est voilé dans le jeu des perspectives autant que tout est paraissant — n'est ni négatif ni positif, c'est un neutre. Et l'indiscernable, en tant que neutre, non polarisé, non formé, dégage de l'apparaître, en tant qu'il est toujours entrain de devenir discernable, toujours-entrain-de-naître. Le neutre n'est pas non plus en effet le milieu entre deux pôles, mais le milieu dans lequel ces deux pôles se transforment. Il n'y a en fait de réalité qu'en transformation, dans le mouvement d'un toujours-entrain-de-devenir-autre.

Mais confrontons-nous dans l'exemple : d'un côté, la nécessité, de l'autre, le hasard, une de ces vieilles oppositions binaires qui ont d'ores et déjà porté leurs fruits. Si nous pouvions connaître toutes les forces à l'œuvre dans le monde, nous pourrions en déduire toutes les interactions à venir : vision mécaniste de la nécessité, mais il y a aussi la vision théologique inverse, selon laquelle il existe pour Dieu la possibilité d'agir selon sa volonté, intervention de la grâce qui suppose un vide dans le monde, une fenêtre disponible à cette action, certes perturbatrice, mais tout de même nécessaire, évidemment, puisque Dieu, du moins à l'époque moderne, ne saurait craindre les paradoxes. Ce genre de discours n'a de sens que s'il est perspectiviste : et le perspectivisme est un constructivisme. Une civilisation quelle qu'elle soit idéalise son rapport de force inhérent en figures divines, en systèmes, en narration de batailles et de conciliabules, en théories retentissantes, en événements fondateurs mythifiés, à fin d'accroître son potentiel de persistance (et ce par exemple aussi bien dans l'énorme production artistique et littéraire de notre époque). Chaque civilisation vit dans une trame que tout à la fois elle crée et parcourt, en s'interprétant elle-même et en interprétant le monde qui l'entoure, délimitant par là sa sphère de domination, sa

sphère d'influence et d'interpénétrations, son exosphère de croyance coercitive. Il n'est en effet nulle multiplicité-forme qui n'ait des limites à sa puissance, c'est-à-dire également d'autres multiplicités sous sa puissance, d'autres qui la combattent, sont en émulation avec elle, d'autres qui la dépassent et qu'elle est la plupart du temps incapable de discerner.

Par multiplicité-forme, j'entends *un ensemble de forces orchestré* — un être humain, une patate, une société anonyme, une galaxie, un stylo à bille — où ce qui assure cette orchestration est l'intérêt des parties à l'accomplissement le plus économique possible d'une partition qui répond à la capacité de la complexion que forment ces parties, selon les dominations dans lesquelles elles sont prises. Un stylo en plastique paraît de prime abord n'avoir de complexion que dans la configuration de domination de l'homme d'un certain type qui a interprété la forme et l'utilité d'un certain nombre de multiplicités-forme qu'il avait sous la main, pour construire ledit stylo ; mais pour un autre type d'homme, le stylo devient une baguette ou un instrument de torture particulièrement cruel. Laisse à lui-même, le stylo perd sa qualité de stylo, et il ne reste que la plus ou moins longue persistance des matériaux qui le composent. A leur tour, ces matériaux sont des interprétations, non seulement en tant qu'ils s'appellent « plastique », « encre », interprétations proprement humaines, mais en tant qu'ils sont dans un devenir au cours duquel les différentes particules qui les composent maintenant ont été prises dans un devenir-un-ensemble, parce qu'elles ont pu, selon leurs forces, s'y rencontrer selon différents rapport de force, entrant ainsi dans un ordre générique immanent. Le travail humain qui consiste à transformer un matériau puis à lui donner forme, est donc lui aussi une interprétation, soumettant des forces à une altération de leur forme, et les guidant dans un devenir-un-ensemble dès lors orienté et fermé du côté de l'homme.

Le cas est un peu plus complexe en ce qui concerne le type humain, car plus mouvant dans ses relations internes et externes. Un être humain qui naît est interprété dans une certaine configuration de domination, il prend place, comme le chacal, dans une trame qui lui préexiste. Cette trame est en effet aussi bien dans le système de valeurs et de significations de ses géniteurs que dans leur organisme : le corps humain est lui-même une interprétation, une multiplicité-forme, un ensemble de forces orchestré. Dans et de cette trame, l'être humain grandit, rencontre et en cela interprète le monde, d'une part par les expérimentations qu'il fait à titre personnel, d'autre part par le médium de la trame dans laquelle il se trouve et l'expérience qu'il en fait, la trame humaine étant prépondérante concernant le rendu discursif de ses expérimentations. Et déjà ici la chose se complique, puisqu'il peut arriver qu'il n'y ait pas dans son entourage que des « individus », dont la particularité est de se fondre mimétiquement à la trame commune du type, mais des sujets qui, selon l'acception de Badiou, ont vécu une brèche dans la situation de la trame, et se sont construit en fidélité à ce vide, à ce passage actif dans la brèche du neutre, inventant une trame à côté de la trame en chevauchements et surimpressions. On voit déjà avec cet exemple que les polarités ne sont jamais au nombre de deux que par un acte de simplification au niveau du rendu discursif de la trame vécue, agissant sur celle-ci comme un fixatif : non seulement n'y a-t-il pas sur la trame de l'enfant que le couple père-mère, et au contraire quantité d'autres points mouvants qui forment des lignes de comportements spécifiques (et quantité d'autres manières de guider la croissance d'un enfant), mais une pullulation de trames a lieu qui excède complètement les capacités de l'enfant, lequel devra apprendre peu à peu à se constituer en point, puis en cercle, puis en sphère, opérant un tri et une simplification du monde, organisant des points de pivots et des lignes de fuite,

mettant en relief les rapports de force qui lui sont profitables, bref, interprétant son monde à la mesure de son jour. Nous verrons tout à l'heure les liens qu'entretiennent l'homme qui pense et l'homme qui fait, l'important étant pour l'instant d'approcher le mouvement de métamorphose, chacune des multiplicités-forme ne cessant de devenir-autre de sa multiplicité et de sa forme. L'élément neutre n'est donc pas seulement celui du passage entre deux polarités, d'une trame à une autre, avec tout le chaos que cela suppose, mais celui de tout passage, de toute traversée au cours de laquelle l'interprétation est altérée, altération qui est, on le voit, elle-même l'acte de l'interpréter. Rien n'est fixe : tout bouge, tout vibre. Et l'interprétation qui est ce plérôme de réalité et de fiction, indiscernable en tant que tel, dans cet impossible, revêt dès lors l'habit du passeur et du transfuge.

On aura compris que le neutre n'a rien à voir avec un abstentionnisme, principe de prudence et de conservation de soi dans le moindre risque possible, bien que la prudence soit souvent de mise : ce que j'ai appelé ici le neutre est le lieu de toutes les prises de risque, puisqu'il est le lieu de tous les devenir. Deleuze et Guattari ont fait là un grand travail, bien qu'à mon goût ils ne soient pas allés assez loin, ce lointain que la multiplicité-forme que je suis considère comme le plus grand *merci* qu'elle puisse adresser à la vie. Parlent-ils de constructivisme pour la philosophie, pour la science, pour la logique, pour l'art, ils n'en font nulle mention pour le corps humain ou tout autre aspect réputé physique. Or si l'on s'avance sur le chemin tracé par Nietzsche, sa théorie de la volonté de puissance, il n'y a pas à tergiverser sur ce pas à franchir : tout est interprétation. Mais au juste, qu'est-ce que cela signifie, interprétation ? Il y en a plusieurs interprétation — en effet que fais-je d'autre ici que d'interpréter l'interprétation : c'est toujours le sens de l'entrée dans le labyrinthe et du *gnosis auton* —, dont une ici déterminante, celle de l'interprétation comme de ce qui est en acte dans le passage et la transformation, comprenant ses stases particulières, toutes ne cessant d'être produites dans le flux et réinterprétées dans le reflux : actif dans la traversée, et que l'on retrouve en partie dans le mot transduction qui est l'acte de guider une multiplicité-forme à travers l'indéterminé de relations non coalescentes, acte qui déborde (et la dérobe) par tout ce qui participe d'hasardeux dans une telle traversée. Si cette traversée se fait dans l'indiscernable, c'est que tout est alors en puissance d'indiscernable, un jeu de voiles furieux, quand tout se répercute dans des rhizomes de bousculades et de cris, parfois fracassants, parfois insupportablement douces, tantôt organisantes tantôt chaotisantes à l'excès, jusqu'à ce sinciput du terrible « où même le tragique cesse de paraître tragique ». Et dans toute percussion il y a la rencontre et la lutte, passage de l'un vers l'autre, d'autres en autres, transduction, interprétation. Les multiplicités-forme n'existent que pour se rencontrer, pour interagir, jusque dans l'immobilité suprême de l'orgasme amoureux, et une pensée du devenir ne peut que porter son attention dans ces nœuds, n'est-ce pas ?

La méthode, ai-je lu chez Nietzsche, veut que nous soyons économes en concepts. Je ne crois pas celui-ci de trop : former de l'indiscernable la matière-pensée métamorphe par excellence, la matière première que l'on retrouve à tous les stades de l'œuvre, toujours soumise aux conditions de multiplicités-forme transfuges, et ne pouvant de là être « possédée », puisque la forme qu'elle prend est toujours immanente à la multiplicité qui vit cette forme, l'éprouve, l'essaye, s'y complaît. Cette *materia prima* n'est donc mesurable ni quantifiable hors de ses formations dans une trame donnée, dans l'œuvre d'une multiplicité-forme donnée, qui ne fait ainsi toujours que se mesurer elle-même, lorsqu'elle mesure — et la mesure est une interprétation qui, de moment en

moment, naît avec ce qu'elle mesure — selon l'inscription delphique. A savoir si cette matière est physiquement parlant : tout dépend de la vitesse jusqu'à laquelle mon lecteur est capable de porter sa pensée dans le plérôme de la présente construction. Mais si je raisonne un peu, je remarque :

a) que le concept de *materia prima*, de *matière fantôme*, tant elle est tantôt de pur apparaître, toujours-entraîn-de-naître — et toute naissance suggérant une mort —, interprète mon fait de l'interpréter ; en effet mon propre acte est compris en elle, il est devenu l'une des composantes de sa multiplicité-forme en tant que matière-pensée, et à travers celle-ci inversé, extasié, de la multiplicité-indiscernable ou multiple pur, matière réelle-fictive du changement, matière d'interprétation ;

b) si nous nous avançons un peu plus, voilà que la matière dans laquelle se trouve faite non seulement ce concept, mais celui qui le pense, sont tout de matière fantôme, et que c'est donc cette matière qui me traversant comme une clé étrange ouvre à la construction d'elle-même, se construit elle-même dans cette danse cyclique d'extases en extases (*ek-stasis* : avoir une stase hors de) ; et cependant elle n'existe jamais qu'entraîn-de-se-constituer dans ce qui la pense, qui la vit, qui l'étreint, dans tout ce qui dort en elle, lové dans son hasard transparent ; deux aspects se dégagent alors, le premier celui d'une régression à l'infini de cette matière qui se crée cette matière qui se crée cette matière... le second, par la création des formes qui la transposent, de dehors en dehors toujours plus lointains, celui d'un toujours *plus* d'apparaître ;

c) la création de ce concept va-t-elle de paire avec une constance de cette matière, ce n'est bien sûr pas le cas, il n'y a pas de même, et non plus dans la régression infinie qui n'est qu'un aspect suspendu du concept et n'existe pas sans l'aspect de vectorité contraire de ce concept ; il ne faut pas tomber dans le piège de l'abstraction qui consisterait à prendre le concept pour la réalité sans prendre en compte la réalité du concept ; or la dynamique propre à la matière métamorphe étant celle d'un toujours-entraîn-de-naître, d'un toujours-entraîn-de-devenir-autre, il faut, bien au contraire de regarder ainsi le monde au travers de lunettes déformantes, devenir soi-même la clé transductrice par laquelle cette matière deviendra ce qu'elle est.

3

J'en viens donc par là à poser la distinction conceptuelle suivante : entre interprétation-pensée et interprétation-en-acte, la première étant contenue dans la seconde et pouvant, si elle dépasse la syntonalité de sa propre enstasification à celle-ci, devenir le contenant intérieure de la seconde. Et que mon lecteur commence par prendre garde à ne pas perdre de vue l'interprétation dans la « distinction conceptuelle », le plus lointain dans le plus détaillé, puisqu'ensuite par un mot si étrange, par « enstaser » je n'entends pas autre chose que l'enracinement dans l'en-acte, dans le toujours-entraîn-de-naître, enracinement qui crée la verticalité pensée et l'horizon de la lutte, la profondeur d'une économie et l'élan co-commensurable de son devenir, et à chaque flux son reflux.

Tout est interprétation, c'est-à-dire interprétation-en-acte, voyage inarrêté de la création. Comme je l'ai déjà approché plus haut, l'interprétation-en-acte ne doit pas être comprise ici comme un acte de pensée, qui fait don de sens, distribue attributs et valeurs comme un cartographe qui apposerait sur le monde le calque de sa

construction mentale : en ce qui concerne ledit cartographe, il est lui-même une carte et sa construction mentale de même que sa décalcomanie sont des cartes perforées, au principe d'une certaine mélodie. J'utilise ici carte pour trame, et trame pour la résultante d'une interprétation-en-acte, la résultante c'est-à-dire non pas sa pure effectuation pour elle-même qui n'existe que dans des interprétations-pensée abstraites, mais son effectuation dans un devenir-apparaître, lequel peut bien sûr prendre la forme d'une interprétation-pensée abstraite sans démentir l'interprétation-en-acte qu'elle est. Reprenons l'exemple de tout à l'heure pour illustrer ceci : mon corps est une interprétation-en-acte, un agir de multiplicités-forme qui devient-un-ensemble, ensemble de forces orchestrées selon l'intérêt des parties à l'accomplissement le plus économique possible d'une partition qui répond à la capacité de la complexion que forment ces parties, selon les dominations dans lesquelles elles sont prises. Or une interprétation-pensée est une interprétation-en-acte, — symptomatiquement, parce qu'elle est une complexion plus ou moins cohérente de parties qui sont dans un devenir-un-ensemble tournoyant — systématiquement parce que le multiple circonscrit qu'elle est est contenu dans l'ensemble du multiple pur, de manière d'ailleurs non uniforme ni mono-orientée — essentiellement parce qu'elle est toujours un effort d'altération, une expression de la volonté de puissance. Le conseil est donc : prenez garde aux diversions de la pensée, dont l'artifice consiste à diviser pour régner. J'aurais l'occasion d'y revenir : moyen et but, cause et effet, ne sont distincts que dans des trames-pensée qui les distinguent ainsi que dans leurs bassins de rayonnement. Mais comme le disait Goethe dans un autre registre, il ne suffit pas que chaque pas nous approche un peu plus du but, il faut que chaque pas soit en lui-même un but ; ce qui revient à dire *ici* — le but étant ce mouvement de rassemblement, de convergence ultime de toutes les voix — qu'il n'y a pas d'acte qui soit justifié par la fin recherchée, par rapport auquel la fin soit antéposée, mais qu'une interprétation-pensée comme moyen pour agir sur le corps humain (nos dents par exemple ne sont plus ce qu'elles étaient lorsque nous n'avions pas pensé ni produit les moyens de nous procurer des aliments raffinés), est toujours déjà une interprétation-en-acte, une réalité qui détermine bien plus sûrement que nos rêves de gloire le but envoilé de notre lendemain et de notre surlendemain. Je peux résumer ceci en disant que la pensée est soit abstraite soit active, avec toutes les nuances que l'on voudra bien y mettre, dans le premier cas se désolidarisant de l'en-acte qu'elle est, tandis que dans le second elle cherche à s'en faire aimer, à épouser ce fil d'Ariane de l'en-acte qui traverse le labyrinthe.

Il s'ensuit que l'interprétation-pensée la plus parfaite que nous puissions produire est à chaque fois notre expression économique maximale, le rapport de nos forces dans lequel notre complexion nous attache, producteur de la plus grande intensité. Et certains hasards de la nature, maîtrisés avec justesse, y rendent des résultats des plus surprenants au vu du commun de l'humanité. Il n'en reste pas moins que l'homme goûte à ses limites de manière particulièrement intense, et ce non en raison qu'il se considérerait par l'œil de son Créateur, mais à la lumière de l'immanence qu'il reconnaît de sa propre complexion, dans le retour réflexif qui est comme la chaîne attachant Prométhée à sa colonne, et dont la souffrance n'est apaisée d'elle-même que par la force d'affirmation d'un Héraklès, la bête divine qui est le vainqueur de l'aigle et de son « regard fixé dans les abîmes ». L'interprétation-pensée communes aux monothéismes du vulgaire commet l'erreur effective de prendre cette expression maximale de son rapport de force inhérent pour la réalité *ultime* ; rien de plus commun lorsqu'il s'agit d'asseoir un pouvoir, le pouvoir, je l'ai dit, du vulgaire, des individus

comme masse réactive, qui, comme l'a admirablement montré Nietzsche, ex-pose ses besoins en principes métaphysiques. Cependant la religion ne se réduit pas à ce seul aspect : lorsque est posé en effet un dieu séparé du monde, comme c'était le cas avec les dieux de l'Olympe, ou avec le dieu des gnostiques chrétiens, il peut s'agir d'un exercice pour empêcher qu'ils ne fusionnent, de tenir dans un écart, l'interprétation-pensée et l'interprétation-en-acte, jusqu'à créer dans le mouvement tournoyant dont vibre cette distance une ouverture à la puissance de l'interprétation-pensée-en-acte, qui est à proprement parler puissance d'indiscernable.

A considérer l'interprétation-pensée « Dieu » comme un zénith dans l'expression d'un rapport de force où l'homme révèle son désir de devenir son propre créateur, on n'oubliera pas cependant les désastres de facilité dans lesquels viennent s'échouer nombre de nos contemporains : la fusion de l'interprétation-pensée et de l'interprétation-en-acte, faisant du créateur de l'interprétation-pensée un créateur de lui-même dans le cercle vicieux de l'identité à sens unique du monde et du concept. Dans ce cas de figure, c'est l'interprétation-pensée qui prend le pas sur l'interprétation-en-acte qu'elle est, la pensée est abstraite de l'acte et est prise pour la seule réalité, alors qu'elle n'est en elle-même pas grand chose. Mais comment se fait-il qu'une telle fusion soit accomplie ? Deleuze a fort bien montré à quel point le type du prêtre est en cause dans une telle consommation de l'œuvre, dans une telle ingestion de sa propre semence, par la conception du désir comme manque que ce type promeut, par laquelle on parvient à ce comble de l'abstraction qui est de dire que Dieu est tout mais que l'on est toujours en manque de Dieu. Il y a aussi que le type d'interprétation-pensée fusionnelle que porte le prêtre est si répandu en raison de l'inertie propre à la masse, à ce « peuple » qui existe depuis les frasques de l'Empire de Rome. Cependant il serait naïf de croire que ce type d'oniroplastie reste sans effet, ou qu'elle n'a servi de par le passé qu'à un immense gâchis de forces. L'exemple du christianisme nous montre à quel point, tandis que certains parvenaient à garder écartés le monde et le concept, il se produisait par cette fusion un élan considérable qui, certes dirigé vers l'abîme de l'identité, la mise en exergue de la souffrance du sauveur, n'en produisit pas moins d'admirables expressions de force et de finesse. Il doit apparaître clairement que toutes les civilisations qui se sont accomplies sur Terre sont entrées dans une fusion du même genre : croire que le monde, en tant que réel défini, est identique à l'idéalisation du rapport de force inhérent à la complexion de la civilisation en question. Il s'agit là d'un constructivisme radical, par lequel la force d'inertie est décuplée et fait éclater de bruyants icebergs à la surface des mers, qu'une force de possession aveugle tient dans sa main comme une pomme. Il s'ensuit d'une telle radicalité qu'une machine fusionnelle à son apogée est toujours exploitation maximale de l'homme par l'homme (et non par lui-même), dans une interprétation distincte. Qu'est-ce qui nous permettrait de dire en effet que le christianisme est plus mauvais dans sa fusion que le chamanisme sibérien, que le bouddhisme, ou que le polythéisme grec ? Si nous restons dans une immanence à ce propos, chaque fusion, chaque interprétation-pensée choisie par une multiplicité-forme pour y plonger sa vie, résulte d'un processus d'élection : à un moment donné, dans telles et telles conditions physiologiques, c'est cette trame-ci qui s'avère la plus à même de mener à un accroissement tant quantitatif que qualitatif d'une multiplicité-forme donnée (homme, groupe, société, civilisation,...). Rien n'est en soi bon ou mauvais. Par contre, ce qui fait que le christianisme devient mauvais à un moment donné, c'est qu'il n'est plus le véhicule privilégié de l'exploitation maximale de l'homme, qu'il rechigne à cette exploitation, se reniant, et bloque ainsi le passage à

d'autres véhicules d'interprétation-pensée en passe de devenir prépondérants, qui épousent bien plus sûrement les interprétations-en-acte qu'elles sont. Une interprétation-pensée en état de fusion devient abstraite lorsqu'elle ne répond plus à la complexion de l'homme qui la vit, l'homme ayant vécu dans cette fusion et y ayant été transformé. Nous vivons aujourd'hui un tel processus d'élection, au fil duquel la plupart des grandes religions font blocs, suturant la vie à des interprétations-pensée abstraites. La plupart des sectes, les mouvements extrémistes religieux, les groupes d'opinion, manifestent ces sutures et entretiennent la peur de vivre selon l'interprétation-pensée qui serait la plus à même de mener l'homme contemporain dans la mise en valeurs de sa propre force. C'est le règne de l'abstraction, parce qu'aucune religion ni aucun mouvement d'opinion n'est à même actuellement de prendre en compte la science, l'économie, la vie des instincts et la vie spirituelle, bref de s'ouvrir dans un écart à plus de réalité qu'elle ne s'en est elle-même convaincue jusqu'à l'abcès et jusqu'à la purulence de l'abcès. Aucun système de pensée n'est ainsi à même de donner une respiration à un homme en pleine asphyxie au milieu de virtualités qu'il est incapable de considérer comme des interprétations-en-acte. Ainsi, de notre point de vue, si les Grecs ont eu cet immense avantage de considérer leurs dieux comme des apparences, tenus ainsi à distance, le Dieu judéo-chrétien est au contraire amené directement dans l'être avec sa valorisation : c'est toute la différence entre un culte qui favorise la chance et l'élection, et un culte où l'élection écrase les communiant.

Si la tendance fusionnelle mène tantôt à l'abstraction, tantôt à l'auto-confirmation de la vie par elle-même, qu'en est-il de la tendance, non point inverse, qui serait celle d'un relativisme de la désagrégation, mais intérieur au second tantôt, l'écart, qui est non seulement à tenir, mais à créer, entre l'interprétation-pensée et l'interprétation-en-acte ? Si la fusion signifie une sectorisation du réel, avec ses zones de plus et de moins d'être, favorisation et acculturation d'un certain type humain (comme ce fut le cas dans le nazisme et comme ce l'est aussi dans le démocratisme parlementaire, qui sont à différencier par l'idée que ces deux formations antéposent en leur fondement et par la vitesse des fusions qu'elles opèrent) — et dans le cas d'une fusion abstraite, en plus de cela bloc d'une réalité, refus du jeu et désinvestissement à son égard —, la création de distance entre l'interprétation que je fais et l'interprétation que cette interprétation est lorsqu'elle s'accomplit, où Je est une multiplicité-forme dans un bric-à-brac de poupées russes comme tout ce qui tombe d'une femme lorsqu'elle se secoue, signifie une déssectorisation de plus en plus poussée, une prise en compte d'un nombre toujours plus croissant de réalités qui suppose d'un immense don de soi à la vie, sans lequel, quelle que soit la force que vous parviendrez à faire valoir face à la douleur, Prométhée se morfond à la pierre de la colonne à laquelle il est attaché. Tenir l'ouvert, cela signifie tenir un espace d'accueil, qui n'est pas seulement, pour reprendre un mot de Meister Eckhart, un espace où accueillir Dieu, mais un espace où l'on demande à Dieu de nous laisser quitte de Dieu : un espace complètement désuturé, lisse à l'extrême, propre à accueillir et même à devenir toute réalité, non en tant que trames circonscrites mais en tant que genèses, de ce qui est perpétuellement à l'œuvre dans l'œuf cosmique, matière première qui s'ouvre dans le cri de la violence créatrice. Je renvoie mon lecteur aux *Mille Plateaux* de Deleuze et Guattari qui ont beaucoup œuvré dans ce sens. Ce corps sans organe, ce plan d'immanence, sont de l'indéterminé, en tant qu'ils sont des figures du désir naissant, « le pur indéterminé que l'on respire » écrit Rilke, la matière première dans son toujours-entraîn-de-naître. Ce double-mouvement, qui est à la fois création du plan et plongée dans le plan, et dans le plan dans des concepts, dans des

parcours entre les concepts, est double-mouvement parce que le plan n'est pas ouvert une fois pour toutes : il est toujours à faire, à faire naître comme toujours-entraîné-de-naître. Il ne peut y avoir création de concepts, constitution d'une trame, si d'un côté l'on ne crée et ne plonge pas dans le plan, et si de l'autre on ne le tient pas ouvert dans l'exercice d'une vie, les conséquences d'une non-effectuation de l'un et l'autre aspect étant pour le premier une pensée fusionnelle abstraite, qui ne naît pas de notre désir le plus entier, qui n'est pas l'amant de l'interprétation-en-acte qu'elle est, et pour le second de se refermer sur une pensée dont on deviendra le sectateur et la colonne de larmes. Il s'agit de jouer sans se laisser prendre à notre jeu, sans laisser se refermer la création que nous sommes, sans cesser de la vouloir au point d'en vouloir être le créateur et la matière vivante, au point non de se créer son créateur, mais de devenir-un-ensemble du créateur et de la création ; sans jamais posé l'un en amont de l'autre, mais en les vivant de front en vertu de la force qui tient ouverte la gueule du lion.

Il n'y a ni devoir ni salut hors de nos interprétations-pensées, ni α ni ω auxquels se raccrocher, nul être que l'on pourrait reconnaître comme détenant la clé de notre abîme de clarté, dans le pli, le labyrinthe. Et si d'un côté se trouvent des hommes assez pauvres pour renier cette vie de souffrance, il en est d'autres assez bienheureux, selon les mots de Nietzsche, pour supporter même la souffrance la plus âpre, pour devenir même dans les situations les plus conflictuelles et les plus hasardeuses dans la tension de cette flamme. Ce jeu-là n'a donc rien d'une diversion romantique ou télévisée : c'est ce qui nous permet de nous tenir dans la traversée propre au nihilisme, vécu non plus comme état de décadence d'une trame donnée, mais comme la rencontre absente de toute trame-pensée, allant dans notre folie jusqu'à affirmer ce qui se cache ainsi à notre approche, en faisant glisser sur nos yeux le voile de la pudeur. Il y a bien sûr d'autres « solutions modernes » : la pré-éminence de l'action, et bien sûr, la pré-éminence du dogme et de la loi, qui sont à tous points de vue plus rassurantes, plus consolantes aussi. Mais pour ma part je ne vois pas mon intérêt à laisser la pensée être ce pantin tendu de fils noirs qui se débat dans la nuit avec le vacarme de dix mille cordes de piano qui éclatent, plus lancinantes que jamais, mais invisibles. L'affirmation du jeu est un don de soi, tel qu'il est presque unanimement méconnu aujourd'hui, tant notre époque fait feu de tout bois sur des croyances dont la combustion brève aveugle le quotidien et abâtardi l'esprit, en lui offrant le miroir où les hommes s'imaginent être leur propre cause, et qui plus est une cause libre. Or il n'y a de liberté que dans le jeu qu'on a le pouvoir de mener.

4

Ai-je à ce point suffisamment montré ce que signifie que tout est interprétation, concept qui tient en lui-même, absorbés et comme tenus en respect, les deux aspects du tout fiction et du tout réalité, avec certains des rapports de mouvements qui peuvent s'y distribuer ? Faudrait-il pour cela que je fasse encore un détour cosmologique ? Le fait que les trames dans lesquelles vivent, et que sont les hommes, soient elles-mêmes en contact avec la trame de la Terre, de la Terre en tant qu'interprétation-en-acte, et qui plus est de la Terre et de la Lune, du système solaire et de la Voie lactée en tant qu'ensembles dynamiques, devrait déjà nous porter à penser l'emboîtement et le chevauchement des trames. Or, si je pose que chaque interprétation peut être entendue

dans les tonalités propres de son devenir-un-ensemble (tonalité : étymologiquement la résultante d'une tension spécifique), je ne suis pas encore informé du rythme de cette orchestration. Cet emmêlement de tons et de rythmes, de mélodies en effort d'harmonisation autour d'un axe tonal et de vitesses dans le passage et la transformation, définit l'espace-temps d'une trame donnée : l'espace, pour l'ouverture du tonal, d'un lieu d'interprétation-en-acte en phase d'organisation, le temps, pour les vitesses qui parcourent l'espace ainsi ouvert. Il est donc déjà trop humain d'affirmer qu'en guise de temps n'existent que le passé, le présent et l'avenir, puisque c'est là une organisation de la trame humainement construite, ne serait-ce que discursivement, une temporalité proprement humaine. Comment la Terre organise-t-elle ses temps, et quelle temporalité résulte de son interprétation-en-acte, dans laquelle elle s'effectue ? Son temps de vie perçu depuis notre espace-temps paraît certes gigantesque, cependant que le rythme de ses transformations nous apparaît tantôt très lent (sédimentation des roches par exemple) tantôt très rapide (les générations végétales). Pour se faciliter la tâche, les hommes ont séparés en pensée des différents règnes, différents âges, situant ce qui est sous leur domination en agencements qui doivent concourir à l'économie des trames humaines, avec le problème de savoir si ces agencements deviennent ou non immanent à la trame terrestre et aux différentes trames qui ont proliférés sur elle, bien que les trames humaines soient elles-mêmes de l'ordre de cette prolifération. Mais comment comprendre des choses comme la domestication végétale, animale, ou même atomique, si l'on rejette tout effet de domination ? Une plus grande rapidité, une multidimensionnalité de tons comme est celle développée par l'interprétation-en-acte « homme », surtout aussi une capacité à modifier son temps propre, fluidité du rythme qui est peut-être à l'origine du phénomène de la pensée — une capacité à ralentir le passage à l'œuvre dans les rencontres entre multiplicités-forme qui le compose et qui composent son entourage, jusqu'à parvenir à former par des vibrations sonores un correspondant délié de rencontres-types, mots qui doivent à leur tour être pensés, c'est-à-dire relancés en face des rencontres agissantes, beaucoup plus rapides, et redéfinis encore et encore dans ce face-à-face, dans cette lutte — ont permis à l'homme de se développer, d'affronter des réalités toujours plus dures, et chaque rencontre tournant à son avantage le propulsant vers d'autres développements et d'autres rencontres, de la rivière à l'océan, du feu à la fusion atomique, de la surface du globe jusqu'en dehors de l'atmosphère terrestre. Avec chaque chose qui entre dans sa sphère de domination ou d'influence, avec chaque chose qui le domine aussi bien, l'homme est mis face à l'exigence de reformuler sa configuration de domination, de retourner après chaque rencontre sa trame-fusion vers le plérôme de la construction, y rendre compte de l'interprétation-en-acte de la rencontre et recréer une nouvelle interprétation-pensée fusionnelle. Cette fusion qui s'opère, si elle est abstraite sortie de son contexte, du rapport de force qui l'appelle, devient interprétation-en-acte à son zénith, créatrice de réalité par cette transcendance.

A une échelle peut-être plus modeste, lorsque deux multiplicités-forme se rencontrent, ce sont deux trames qui se rencontrent, deux espace-temps, et certes à l'échelle d'un être humain les différences peuvent paraître insignifiantes, malgré qu'elles déterminent tout ce que notre monde compte de diversités farouches et multicolores. Il suffit de passer d'une région à l'autre du globe pour constater à quel point le passage du temps est vécu différemment, en raison de tous les éléments (climat, paysage, qualités de la terre, vie propre du lieu, coutumes et comportements des habitants, etc.) qui participent aux multiplicités-forme autochtones. Et si le temps est vécu différemment,

n'est-ce pas que le temps est différent ? La réputation du voyage comme étant une expérience qui enrichit profondément l'individu, se trouve toute entière actualisée par cela : on traverse des temps différents, et pas seulement, des trames différentes, et cette expérimentation de rapports espace-temps différents de celui de l'individu peut l'amener à se développer, tant cela crée une distance de lui à la trame dont il est né, tant cela est en puissance de rencontres telles que n'en connaîtront jamais les « touristes » qui traînent avec eux leur propre poids et emmènent sur toutes les plages du monde leur petite trame propre. Le voyage est particulièrement favorable au développement de la pensée, mais on est pas un imbécile parce qu'on n'a pas « voyagé » : il y a des voyages dans l'infime, d'une plante à l'autre, pour le jardinier, pour l'amoureux, d'un homme à l'autre pour n'importe qui dans la rue, tous les jours, qui sont des tourbillons de rencontre, pour autant qu'on soit apte à créer un minimum de distance, et à ne pas tout rabâcher sans cesse sur la même trame abstraite, à ne pas décalquer tous azimuts comme un chien, qui a lui bien d'autres raisons de marquer ainsi son territoire.

Je voudrais prendre encore d'autres exemples pour illustrer combien le temps n'est pas quelque chose d'objectif et d'uniforme, ce dernier aspect n'étant réel que dans un type de vie qui se résorbe sur sa propre différence, pas plus que quelque chose de subjectif, tant l'on entend habituellement dans cette expression toute une série d'abstractions psychologiques. De manière immanente, et selon toutes les transcendances dans laquelle elle peut être prise — toutes les trames qui traversent, logent, inversent sa trame « propre » — une multiplicité-forme en tant qu'interprétation-en-acte est création de son espace-temps. Et des vitesses rythmées qui participent à cette multiplicité-forme en tant que devenir-un-ensemble (c'est-à-dire aussi bien pour l'homme ses cellules, ses croyances, l'état de ses artères, son travail, la souplesse de ses muscles, etc.) s'opère une mise en relief de leurs rapports, dont la résultante déploie une *temporalité*, qui peut être prise sous l'aspect de la vitesse moyenne de perception-action et sous l'aspect de son temps de vie, ou détermination de son cycle. Seulement cette temporalité n'est en rien figée, puisqu'elle se modifie déjà dans sa propre effectuation avec la trame, à l'exemple du « temps » qui est perçu comme se déroulant plus rapidement à l'âge adulte qu'à l'adolescence. La temporalité d'une trame est une respiration (la théorie du Big-bang m'est sympathique à cet égard), une respiration qui est plus qu'un rythme, qui abrite plusieurs rythmes, plusieurs temps, et qui est comme la vitesse propre d'une interprétation-en-acte à même le sol de son interprétation, à même ce qu'elle ouvre comme temps et comme espaces. Elle se modifie par ma rencontre avec des marches d'escaliers, de l'herbe, des rues, espaces fermés ou ouverts, transparents, espaces cotonneux, enchevêtrés, isolés, bariolés, des lieux, plateaux de nuage ou tel coteau planté d'arbres, foisonnement de fougères, gouttes obliques, torrentielles, avec telle boisson, tel pain d'épice, telle émission de radio, tel visage, telle pensée, tel vêtements, tel chant, etc. etc. dans un nombre indiscernable de degrés, variations et combinaisons. Si tous les hommes ne sont pas à même de rencontrer ces choses et d'en trouver modifié leur temporalité, jusqu'à la chair de l'interprétation-en-acte qu'ils sont, ceux qui sont à même de le faire, à même de faire entrer en eux, dans le clair rapport qu'entre-tient une multiplicité-forme non abstraitement fermée sur elle-même, ces occurrences d'autres multiplicité-forme, changent constamment de temporalité. A noter qu'une modification est d'autant plus opérante qu'elle passe par l'affect, plaisir ou gravité dans la rencontre. Ce n'est donc pas du tout un rêve que la « pensée heureuse » fait volé : moments de jouissance, quand la gravité terrestre se décroche de nous, quand les jambes s'envolent et infinitisent la cage de l'escalier ou

flirtent avec le bitume en une légère lévitation. Les nuits où le temps se dilate, ces immeubles qui changent de taille selon la lumière du ciel absorbée par mes yeux, ces livres qui bourgeonnent, cette peau sentie à l'intérieur de soi lorsque de l'étreinte d'un homme et d'une femme naît le devenir-un-ensemble de leurs corps transis, ou bien le temps ralenti et condensé dans le cri devant la mort, tel qu'en parle Rilke, ces batailles qui les accélèrent au point d'éclater les durées dans un inter-temps déchevillé et furieux, voilé pour nous d'un trop plein de hasard. Il n'y a qu'une époque de peu de foi, incapable de se donner, pour faire de tout ceci des « métaphores », des masques virtuels de l'« être vrai », dans une fuite vers la petite mort de l'identité loin de tout constructivisme radical.

Je m'intéresse à ce titre à une expérience qui m'a été relatée, concernant la relativité du temps, relativité ici comprise dans le cadre de la théorie de la relativité générale d'Einstein, qui nous montrera l'avantage qu'il y a à comprendre le temps comme interprétation. Deux horloges atomiques, parfaitement synchrones, sont placées dans de différents milieux dynamiques : tandis que la première reste sur Terre, la seconde est envoyée pour un court voyage dans l'espace au terme duquel on constate, lorsqu'elle est replacée à côté de la première, quelques secondes de différences entre les heures indiquées. Le phénomène s'explique pour les physiciens par l'effet de la gravitation terrestre, ralentissement de l'horloge en orbite causé par la courbure de l'espace-temps créée par la Terre. Masses et vitesses entrent donc ici dans la constitution de temporalités diverses, de différences dans l'écoulement du temps, et partant, du temps de vie d'une multiplicité-forme qui s'y trouve prise. Il suit de cet exemple que le temps que nous vivons en tant qu'hommes, n'est tel que par la masse et la vitesse de la Terre, par son devenir-un-ensemble spécifique qui crée, tout autant que la présence de l'eau ou que la proximité adéquate à son étoile, la temporalité de son microcosme nécessaire à l'émergence des formes de vie que nous y connaissons. L'univers connu n'est-il pas également dans un devenir-un-ensemble, dans une respiration ? Et c'est encore l'exemple du trou noir : une horloge atomique gobée après un dernier sursaut indiquerait des secondes qui nous paraîtraient, sur Terre, presque éternelles, mais ne s'en écouleraient pas moins de manière « normale » pour un observateur qui serait présent à ses côtés dans le black hole.

Si les temporalités propres aux corps humains et à ceux de son entourage se modifient les unes les autres, dans des proportions même infimes, tant aussi elles sont prises dans la temporalité propre à la Terre, nous devons considérer l'homme comme modifiant constamment sa temporalité par des trames-fusion, dans les interprétation-en-acte qu'elles sont et dans les interprétations-en-acte qu'elles produisent (la technique en étant l'exemple le plus frappant). De la capacité de l'homme à créer des distances, à changer ses rythmes, ses vitesses, découle des modifications incessantes de sa temporalité, et si l'homme du commun vit de préférence dans la temporalité ouverte par la société dans laquelle il vit, communisme nécessaire à l'exploitation de l'homme par l'homme, chaque société est bien dans une temporalité propre. On a beaucoup parlé d'une accélération du temps, des cinquante dernières années du 20^e siècle à aujourd'hui, et quoi d'étonnant à cela, puisque la masse humaine et ses rythmes s'y sont considérablement modifiés ; puisque, en sus de cela, la société contemporaine ne déploie de temporalité que dans l'absence de trame-fusion actuelle, sa temporalité étant déterminée bien plutôt par la lutte de temporalités amputées. J'ajouterais que le voyage dans le temps est non seulement chose possible mais que nous ne cessons d'accomplir : lorsque je suis pris dans l'interprétation-en-acte de l'Hymne à la Joie,

lorsque je goûte par tout mon corps à ces rythmes, rapports de vitesse, tonalités, orchestration, lorsque je me prend à devenir-un-ensemble dans l'œuvre de ce compositeur du 18^e siècle, transcendé par cette œuvre à laquelle pour mon plaisir je me soumet, en adoptant jusqu'à la moindre de ses formes, que fais-je d'autre sinon, mais en la produisant à nouveau dans mon propre devenir temporel, entrer dans un devenir-1821. Bien sûr je ne vivrais jamais ce qu'a vécu Beethoven — mais mon intérêt est dans le jeu, dans le toujours-entraîn-de-naître, il n'est pas dans la recherche de la vérité vécue d'une œuvre mais — dans la poursuite du jeu que ce vécu poursuivait lui-même de par son œuvre.

5

J'ai vraiment l'air de parler de choses tout à fait extraordinaire, et dans un certain sens, c'est exactement le cas... Ce qui sort de l'ordinaire : mais qu'est-ce que l'ordinaire, et comment en sort-on ? Je couple ici une pensée de la brèche dont j'ai eu l'intuition avec la théorie du sujet d'Alain Badiou, dans laquelle l'ordinaire est appelé « situation ». Dans le langage du présent exercice, la situation est une trame-fusion en perte de vitesse, qui se sédimente peu à peu en forme-pensée abstraite calquée sur de la réalité. Et des trames-fusion en perte de vitesse, il ne cesse d'y en avoir : exactement comme dans le corps humain où quantité de cellules meurent chaque jour tandis que d'autres naissent pour les remplacer, selon des myriades de cycle de vie transcendés par la temporalité propre de l'organisme qui les abrite, en opère le mouvement de synthèse. A un niveau humain, nous pouvons distinguer plusieurs degrés — des simplifications — pour comprendre un peu mieux ces processus : les personnes forment des groupes, les groupes forment des sociétés, les sociétés forment des civilisations. Plusieurs sociétés se succèdent, se croisent, s'interpénètrent dans la trame ouverte par un plan de civilisation, ce dernier étant guidé, ordonné, autour d'une ou plusieurs tonalités directrices d'un type spirituel élevé, tandis que les sociétés sont des agencements économiques variables qui correspondent aux différents moments de l'œuvre ouverte par la fusion suspensive de ces tonalisations. Chacune de ces multiplicités-forme a son temps de vie propre : il s'ensuit qu'il y a toujours une situation qui menace de scléroser la construction, que ce soit celle d'un individu, d'un groupe, d'une société ou d'une civilisation. C'est aussi qu'une fusion ne s'opère pas dans toutes les strates d'une société de la même manière, qu'une trame-pensée vibre moins, traverse sa réalité moins vite chez les types de moins de force. Et toujours, c'est le cycle des saisons, le nouveau émerge de l'ancien, perce la terre encore gelée et annonce un printemps, la trame de la Terre se modifiant peu à peu par différences et répétitions. Mais ce n'est pas seulement la succession des générations qui a lieu ici dans la formulation d'un sujet : car pour les générations, les unes dans les autres et l'une après l'autre, chacune *détone* avec la génération qui la précède, en tant qu'individu et en tant que groupe, plus rarement en tant que société et civilisation. Si la personne qui sort ainsi du rang se constitue bien en tant qu'individu, elle ne se constitue pas forcément en tant que sujet, même si les deux choses apparaissent souvent liées. Ce qui se produit de spécifique dans la détonation c'est l'entrée dans un courant centrifuge qui l'éloigne d'un ou de plusieurs axes de tonalisation d'une trame donnée, mouvement qui se transforme presque immédiatement en son inverse, entrée dans un courant centripète qui la fait converger vers d'autres axes

dans une trame qui se constitue avec plus ou moins d'effectivité en autonomie par rapport à celle qui a été quittée. La détonation, le mouvement centrifuge, est en fait souvent provoqué par la proximité d'autres tonalités qui exercent sur la complexion propre de l'individu, en vertu de cette complexion, une forte attirance, comme aussi chaque enfant qui naît naît dans un moment différent de celui de ses géniteurs, moment qui enveloppe son développement d'une trame matriciel forcément différente. Je le disais, la détonation ne mène pas forcément à la constitution d'un sujet, beaucoup ne quittent qu'à peine la trame parentale, tant certaines conditions y sont opposées, en particulier le manque de diversité tonale, par exemple dans ces petites vallées fermées au reste du monde où l'âpreté de la vie exige une convergence sévère autour d'un seul ton, la simplification à l'extrême étant toujours le symptôme de conditions de vie difficiles et d'une pauvreté relative de la vie. La détonation devient potentiellement générique de sujet lorsqu'elle est dépassée par son propre mouvement, et que l'individu entre en phase d'une atonalité, d'une brèche qui traverse tout acte de tonalisation.

Si je m'exprime maintenant plus spécifiquement sur le sujet et sur l'individu, si je commence à dessiner une typologie qui prenne acte du présent exercice, il m'est facile de mettre en garde contre l'abus qui pourrait en être fait, mais pour le reste, je ne peux rien à la potentielle imbécillité de mon lecteur. Une typologie devient néfaste, c'est-à-dire menant à un appauvrissement de la vie, dès le moment où sont fixées des qualités abstraites sur chacun des types, que l'on projette ces types unilatéralement sur des personnes, à des fins qui sont souvent celles d'une auto-sécurisation de soi. Une telle attitude est tant digne de l'individu et parfois aussi du sujet qu'il est justifié d'en faire cas ici. Mais comme le disent bien Deleuze et Guattari au début du chapitre *De la ritournelle*, ces types sont des aspects sur une même chose, ils ne sont pas dans une succession stricte, des moments entièrement distincts, ils ne sont surtout pas des catégories en dehors desquelles il n'y aurait rien. Encore moins si possible des degrés sur l'unique verticale. Dans un même être humain, « individu », « sujet », et les autres types que je développerais plus loin, sont tous actifs, mais à de plus ou moins fortes densités et dans des rapports de vitesse qui diffèrent, dans des vertébrations de sens immanentes et transcendantes *qui diffèrent*. Qu'un devenir-individu fasse bloc de l'être humain en question avec la situation, n'empêche pas sa possible rencontre avec le hasard souverain, ni le fait qu'il puisse connaître certains éclairs créateurs, bien que ses forces puissent s'en trouver complètement annihilées. Et que le sujet ait vécu une confrontation à un multiple circonscrit, qui dépasse néanmoins largement celui de la situation, ne fait pas de lui pour autant un type éternellement à part, mais le sujet ne cesse de mettre en place des procédures de vérité qui ont tendance, si elles ne sont pas entre-tenues, à se reformer en segmentarités dures, individualisantes.

On l'aura compris, ce qui caractérise l'individu est bien sa tenue comme unité indivisible, comme atome d'être, chose qui nous serait inconnue aujourd'hui sans les siècles de christianisme que l'Occident a traversé. Car c'est la vieille idée de l'âme personnelle qui, dans l'individu, dans le peuple de Dieu, a posé pour nous le jalon le plus fort de l'homme un et responsable de ses actes. Evidemment, l'existentialisme est un humanisme, évidemment aussi, comme le dit Foucault, il n'y a d'Homme, et partant, d'humanisme, que depuis assez peu de temps, en fait, depuis le temps où l'homme a commencé à sortir du christianisme, sans prendre garde à la sédimentation qui s'était opérée et qu'il a prise naïvement pour sa véritable nature. A ce titre, le type de l'individu vit toujours sur le mode du leurre, de la virtualité et de l'abstraction : « et si... ». Mais lui-même est l'assoiffé, et n'a que le désir de s'épancher à la source d'un « cela est ».

Pour autant ce n'est jamais lui qui choisit sa source : au contraire une indécision, une incapacité à trancher, une friabilité de ses composantes qui le mène toujours, pour sa survie, à se poser en unité atomique, sont les symptômes d'une réactivité extrême aux tonalisations les plus diverses, menant à des effectuations aussi distantes que le peuple nazi, le troupeau de la société du spectacle ou les tribus du mouvement New Age. Laissé à lui-même comme c'est soi-disant le cas aujourd'hui, l'homme individuel développe une capacité à la greffe qui n'a d'équivalent que sa capacité à s'amputer. Tel morceau de trame-pensée qui lui convient, tel ton posé avec tel autre, religions, politiques, « spiritualités », littératures, tramés avec du vécu, autour de la tonalité plus ou moins consciente que tout est dans tout, tonalité de l'Un malgré tout, de l'Un-tout-fixe et éternel, dont la réalité a toujours été pour la masse le plus puissant fantôme. D'une espèce qui compterait moins de membres, l'on pourrait sans doute attendre une plus large densité de devenir-sujet, mais de même que chez les fourmis, la quantité des membres produit une indifférenciation relative nécessaire à la cohésion du type — je parle d'une nécessité physiologique —, indifférenciation couplée à l'auto-confirmation de soi comme faisant précisément partie du nombre des élus, ensemble d'exclusion où l'homme n'habite pas le corps de son devenir-un-ensemble actuel mais est habité par l'ensemble d'exclusion qui le constitue par défaut. L'injonction « croissez et multipliez » n'est valable que dans un monothéisme qui peut assurer pour tous un seul ciel et un même désert. C'est ainsi que l'individualisme dont on aurait si fort à se plaindre de nos jours ne découlerait pas d'autre chose que d'une perte de ce Un-seul, qui est pourtant au principe même dudit individualisme... Et toujours ce viol des femmes par des collectifs clos, plus ou moins largement consommés, mène à des conséquences tragiques qui ne sont à déplorer qu'en raison du fait qu'elles tendent à annihiler les types de plus de force, à la fois plus complexes et plus fragiles, tant est par ailleurs légitimé ce fonctionnement par l'économie générale de l'humanité actuelle. On comprend les raisons de certains coups de marteau...

L'individu comme type n'apparaît cependant pas avec le christianisme, je ne saurais d'ailleurs ni quand ni à quoi le faire remonter, étant donné qu'il s'agit d'une tonalité et non d'une trame entière. Les esclaves du temps des Grecs pourraient être une figuration du type, si l'on se mettait en tête de faire de tout type de vie pauvre un milieu propice au développement de cette tonalité, mais je l'ai dit, rien ne sert de vouloir chercher la « vérité » d'un type : bien plutôt saisir la réalité à travers son concept et la réalité dudit concept. Le type de l'individu n'est donc pas attaché à une seule trame, bien que toutes celles à laquelle ce type s'affilie doivent, sous un certain aspect, comporter la dimension du un-et-indivisible, mis en valeur par une valorisation suprême de l'Un-seul. Autant de morales, d'éthiques spécifiques, de valorisations circonstanciées, sont pour lui des abris et les garants de sa liberté, l'individu étant un type de l'adaptation, prédominé par l'instinct de conservation. Mais il n'a pas la force pour se faire face dans l'atonal et se construire par cette rencontre, il n'a pas cette force qui caractérise le sujet, de se surmonter face à la brèche, et se trouve donc dans une attente perpétuelle de trames déjà là, déjà construites, ou à venir, mais qu'il est incapable de tenter. Il y a de ce fait chez l'individu une perte de la verticalité, je veux dire par là qu'il a tendance à considérer toutes les transcendances dans lesquelles il est pris comme lui étant inhérentes, capitulant d'avance face à tous les actes de domination qui s'effectuent à travers lui. Cette perte pose l'individu dans un mode du deux, une schizoïdie passive, comme dans ce cas relevé plus haut que je nommais un comble de l'abstraction. L'absence de distance y crée un environnement immédiat, utilisable, qui biaise toute

communication en dialogue de soi à soi-même. A ce titre, tous les moralismes sont des individualismes, parce qu'ils posent des conduites qui doivent être présupposées chez l'autre pour que la communication puisse avoir lieu, et s'ils ne le sont pas, c'est l'autre devenu une instance du mal qui en supportera les conséquences, comme on l'a vu autrefois avec les Conquistadors ou les Croisés, comme on le voit aujourd'hui encore dans les génocides et les guerres, ou dans les salons de thé.

Si le type du sujet est également porté à se considérer comme une unité, la différence est en ce qu'il n'est pas dans l'un et indivisible, mais un parmi d'autres, ce qui a pour effet de débloquent, et pas seulement dans l'îlot de la « conscience », l'un-fixe dans le mouvement de devenir-un-ensemble d'un multiple circonscrit. Pourtant ce multiple circonscrit est ramené par le sujet autour d'un Un-seul, dessin d'une unique ligne de fuite, le sujet mono-orienté sur la réponse qu'il a été à même de donner à la brèche rencontrée, et c'est là sa limite. On voit que je ne prends pas le sujet dans une ontologie comme le fait Badiou ; à vrai dire, je ne vois pas l'avantage d'un tel geste, tant est que le geste proprement philosophique est de dire : voilà la réalité, et voilà comment on peut la prendre. Mais si le sujet n'est ici qu'un devenir parmi beaucoup d'autres et de plus forts, il est aussi ce type de caractère fort dont Nietzsche disait qu'il revit sans cesse une même expérience typique : et pour ne pas y rester encastré, je ne vois que la vie à même cette expérience, une manière d'entrer en elle comme on entre dans la douleur, pour ne pas se baisser devant elle, pour la phagocyter, l'affirmer de l'intérieur. C'est le premier pas de ceci qu'accomplit le sujet, dans sa capacité à considérer l'autre comme réel, c'est-à-dire pour l'envisager non seulement dans son économie propre, mais dans le devenir-autre que ce réel lui propose, lui jette à la figure. C'est que la brèche est irruption du multiple dans l'un stabilisé et stabilisant de la situation, et en tant que tel, il est un danger, et met en demeure la multiplicité-forme qu'il rencontre de lui offrir une résistance, ou bien alors la carapace, interne et projetée, fusionnelle lente ou abstraite de la situation. Je disais plus haut que la détonation des générations pouvait se combiner avec l'atonation — cette inconsistance, ce vide propre à l'événement, et plutôt à l'irruption qui devient événement au travers d'un devenir-sujet, inconsistance qui s'oppose selon Badiou à la consistance de la situation, et dans mon langage, une brèche de toute tonalisation, une distance, un inter-trame qui ouvre sur le chaos, bouche béante qui parle le langage de la folie, ce *déjà-là de la mort* comme le dit Foucault, folie suggérée dans le toujours-entraîne-de-devenir-autre de mon concept de matière fantôme — de manière à créer dans la crise une extension à l'absurde, raison pour laquelle l'instance d'ordre de la situation réprime les révoltes des minorités, qui sont dans un rapport de crise similaire à celui des générations, exacerbé par une plus ou moins longue macération. Cependant une brèche peut intervenir plus tôt, n'importe quand, au travers d'une action subie, domination par un tiers, ou par soi d'une force inconnue jusqu'alors, deux vecteurs qui tendent à devenir communiquant face à la brèche, tant c'est une nouvelle conjugaison des forces qui peut permettre à la multiplicité-forme de s'y surmonter, si la complexion relative du moment le permet.

Si l'on ne naît pas individu ou sujet, pas plus qu'on ne naît génie, si c'est bien plutôt qu'on acquiert ces aspects, traversés par eux, dans notre formation, notre acculturation, cela ne doit pas nous voiler que ni la « volonté » ni le « hasard » ne sont seuls en cause dans un devenir-sujet, et sans tomber ni dans un déterminisme ni dans un contingentisme absolu, il nous faut voir comment une multiplicité-forme donnée, dans l'inertie de sa complexion, n'est pas tenue séparée hermétiquement du reste du monde, sans être non plus par lui investie dans toutes les cellules de son corps. Une multiplicité-

forme est en tant que trame-en-acte un devenir-un-ensemble à la fois poreux et résonant. La *porosité* décrit la pénétration potentielle dont la trame peut être l'objet, autant sont rares les multiplicités-forme qui ne souffrent d'aucun défaut, qui ne vivent aucune souffrance en raison de leur complexion propre, limitée et perméable jusqu'à la réactivité simple, l'individu type n'étant responsable de ses actes qu'à l'endroit de la trame collective, car il fuit toujours sa responsabilité en en faisant la responsabilité instanciée en lui du collectif. La *résonance* quant à elle décrit les saillances d'une trame, ces appels lancés à travers le multiple pur, ces pointes qui sont à son économie des paroxysmes dans l'adéquation de ses composantes, quand la temporalité flue soudain à l'infini de son devenir. Si de tels indices nous indiqueraient pour l'individu-type une porosité inconsciente jusqu'à la réactivité, dans le simple de la situation, ainsi qu'une résonance presque nulle, commutée qu'elle est sur la résonance propre de la situation, et pour le sujet une porosité qui est prise dans le retour sur soi propre au vécu de l'événement et une résonance dirigée dans l'invention propre à cette rencontre, il convient de ne pas perdre de vue le fait que les multiplicités-forme qui vivent l'un et l'autre aspect n'y sont jamais entièrement réductibles. Les enfants, en particulier, participent des deux, de manière comme endormie, sans être solidifiés dans l'une et sans avoir acquis la fidélité de l'autre, ils ne cessent de revêtir ces aspects dans le jeu de leur développement. Si l'enfant est poreux à l'extrême, mais également résonant à l'extrême, du fait que sa temporalité ne s'est pas encore stabilisée, que des vitesses et des mondes le traversent qu'il n'a pas encore régularisé dans une économie de ses propres forces, il peut se trouver dans une porosité et une résonance presque nulles suivant les moments. La civilisation occidentale avait jusqu'à il y a peu de temps tendance à ravalier l'enfance dans l'exigence de l'âge adulte, et les changements intervenus à cet égard à la fin du 20^e siècle, quand l'enfant a été laissé d'un seul coup bien plus maître de ses comportements qu'il ne l'avait été pendant des siècles, n'a pas produit le devenir-sujet escompté en raison de ce qu'aucun espace de respiration n'a alors été ouvert à ce type d'enfance, lequel s'est trouvé investi dans toute sa porosité, et sa résonance détournée dans les circuits individualisant de la situation. Il n'y a dès lors pas à s'étonner que les détonations de ces générations se fassent aujourd'hui avec la violence de celui qui sent condamné à l'asphyxie. Une certaine acculturation est nécessaire, qui est un espace d'accueil pour l'enfant, un espace de respiration stabilisé, avec sa temporalité propre, un espace qui a à devenir-un-ensemble avec le devenir propre de l'enfant, en évitant les deux pièges de la soumission à l'enfant, qui fait entrer dans la domination perverse de l'enfant-roi sur la famille, et de la soumission de l'enfant qui fait dériver toute les résonances de l'enfant dans les circuits fermés de la famille.

Il y a pour l'événement certaines conditions qui sont particulièrement favorables, étant donné qu'il n'y a jamais d'événement en soi, mais seulement des brèches du hasard (qui elles ne cessent de se produire) et la possibilité que ces dernières soient reçues comme telles, soient *inventées* événements, ce qui demande d'une certaine porosité et d'une certaine résonance, dans un rapport qui ne soit déjà plus celui de l'individu et pas encore celui du sujet. A ce titre je parle d'un devenir-sujet et d'un devenir-individu, pour parler de mouvements, qui, ainsi nommés, sont toujours à tenir en équilibre sur le fil de l'en-acte. J'aurais l'occasion d'y revenir plus loin, mais j'aime à bien marquer l'acte de pouvoir qu'est l'acte de nommer. Si tout acte est dans une lutte, l'acte de nommer est une tentative pour s'approprier un devenir de multiplicités, mais il y a certains mots dont on ne sait qui apprivoise l'autre... Ce n'est pas réalisme ou

nominalisme, c'est l'intime cohérence des deux, le nom comme désignant la chose même et le nom comme ne désignant l'universalité de la chose que par l'esprit qui nomme, avec cette nuance que n'importe quelle chose n'est jamais prise dans une seule transcendance mais dans le multiple pur des interprétations-en-acte, qui la forment et en sont formées à leur mesure dans la lutte des puissances. C'est qu'il y a aussi une union des deux qui verse dans l'abstraction : lorsque le réalisme devient le garant d'une même loi pour tous et le nominalisme d'une égalité de tous devant la loi. La création de distance est ici encore l'agir indispensable, pour le devenir-sujet. Car l'individu, comme dans la cybernétique de Wiener, doit *craindre* quant à lui cet éloignement de chaque particule de l'univers.

6

Si je reprends la *Ritournelle* de Deleuze et Guattari (dans ce qui est bien une prise à nouveau de quelque chose qui entre-temps a changé), le sujet combine d'abord en les faisant se chevaucher ses trois aspects en trois moments successifs : traversée du chaos pour trouver un premier bout de terre, constitution du chez soi, sortie hors de la demeure dans des prises de risque ouvertes du côté de la fidélité. Le processus peut s'effectuer de manière très lente, évaluation des éléments, mise en place des lignes qui relient ces éléments au seuil de la demeure, ouverture de la ligne de fuite de la fidélité, qui part de la brèche devenue événement et se perd dans la nuit des temps, tout un exercice de transformation de soi et de son rapport à un monde qui apparaît, dans un réveil approximatif du vivant à sa réalité de multiplicité-forme. Mais il se peut aussi que le réveil soit extrêmement brutal : lorsqu'on rencontre un abîme et qu'un sujet se crée presque d'emblée, bien qu'il s'épuise quelque chose dans cet effort énorme et soudain d'altération. Il n'en apparaît que d'autant mieux que l'on ne survit à la brèche qu'en devenant plus. Cependant, même dans ce cas-là, l'effort de la construction patiente de soi est nécessaire à la vie du sujet, et sans accès à des tonalisations différentes de celles de la situation ébréchée, une telle opération relève de l'exploit, comme dans le cas de certains hommes isolés dans des communautés rurales, je pense par exemple à Nicolas de Flue, qui est parvenu à faire face à l'irruption d'une intensité chaotique avec une agilité remarquable, malgré la pitoyable politique que continue de provoquer sa fusion d'alors avec la trame chrétienne. Mais quoiqu'il en soit c'est le second des trois aspects de la *Ritournelle*, celui de la fondation, qui est pour le sujet le plus valorisé, parce que le plus nécessaire. Badiou parle d'une *fondation* qui se fait sur le vide de l'événement, et n'est-ce pas ce vide qui donne à la fois toute sa pertinence, chaotique et féconde, à une trame-sujet, et la nécessité d'un devenir-trame entre-tenu de la multiplicité-forme qui s'y trouve confrontée ? Ainsi de manière inversement proportionnelle, le sujet est-il d'un côté menacé par l'individualisme, de l'autre par la perte du visage. Les procédures de vérité propre à l'effectuation du sujet sont des tentatives de circonscrire le multiple, pour ne pas être dévoré par lui, écartelé sur la double roue de l'infini. Mais ces procédures, si elles ne sont pas tenues en fidélité au vide fondateur, si elles ne sont pas comme alors créatrices de l'événement, se referment sur la multiplicité-forme et, lui devenant inhérentes, absoutes de toute la distance obtenue dans l'invention, reforment un individu, qui pour être d'une autre trame que celle de la situation vis-à-vis de

laquelle le sujet se tenait ouvert en position de fidélité, n'en partage pas moins cette tonalité de l'unité indivisible avec elle.

Le sujet, toujours dans une résistance d'un côté à la cristallisation et de l'autre à la liquéfaction de ses procédures génériques, a été dans cette tension l'une des lignes de heurts les plus grisantes du 20^e siècle. Badiou l'analyse dans son livre *Le siècle : le désir* qui y avait poussé du 19^e de l'homme nouveau, parlait sans doute d'une invention ou d'une ré-invention de l'homme, dont l'invention du sujet chez Badiou porte la marque, amoindrie. En ceci ce dernier est bien un homme du 20^e siècle, en ceci aussi le sujet est-il bien un artefact du singulier, la figure du un-parmi-les-autres comme nécessaire pour sortir des modalités de l'Un-fixe sans laisser trop tôt l'habit de ce type d'organisation (car l'Occident n'a-t-il pas appris de ses racines orientales la plus raffinée des pudeurs ?). Mais le nazisme, avec la présence d'une tonalisation individualisante forte, exaspérée par la valorisation suprême d'un Un-seul, celui de la race aryenne, n'a pas semé le plus de discorde par les horreurs qu'il a perpétré, mais par cette ligne dure par trop commune à toutes les trames individualisantes. Face à « l'horreur des camps de concentration », surtout face à une armée et à un peuple endoctrinés, la réaction qui prit corps dans les jugements de Nuremberg initialise toute une période de devenir-sujet par lequel on chercha à désamorcer les tonalisations individualisantes et sujetissantes de la trame-fusion nazie. Je dis désamorcer et non écarter ou détruire, tant ce n'est que par un changement du niveau de la tonalité que l'on fit face au danger : du niveau de la race à celui de l'espèce. Cet avènement de l'Homme qui suivit la fin de la deuxième guerre mondiale proposait un devenir-sujet, en fidélité au vide de l'événement des horreurs de la guerre, des trompettes apocalyptiques d'Auschwitz et d'Hiroshima, qui fut encadré par l'invention de toute une série d'organisations visant la poursuite de cette fidélité. En devant à cette occasion se montrer plus fort que son ennemi, le groupe des Alliés dû l'interpréter, se réinventer en faisant passer l'autre sous le joug, tout comme faisaient les Romains des dieux des cités par eux conquises, les « invitant » à venir prendre place dans le panthéon de Rome, et versant par là le pouvoir de valorisation des peuples soumis dans les circuits propres de l'Empire. Mais le nazisme est en plus devenu le miroir grossissant de l'humanité de l'Homme, dont on s'est remis dès les premiers signes de faiblesse à annoncer le règne prochain, replaçant la masse dans une posture du pari. De là, plusieurs choses : premièrement, il s'agit de voir comment cette pseudo-fidélité a aussi bien été mise en place pour contrer le communisme russe, qui avait lui aussi posé une tonalité de l'Un-seul sur le vide de la révolution d'octobre, et qui se trouvait doublé dans son événementialité par les énormes sacrifices de l'armée rouge contre les armées du troisième Reich ; deuxièmement, comment la cristallisation du devenir-sujet de l'Homme en machine individualisante, amena l'hypo-crisie naturelle aux configurations de l'Un-seul à se manifester avec une verve peut-être jamais vue jusqu'alors, qui fut dès les années 50 dénoncée par les mouvements anti-humanistes ; troisièmement, que cette tonalisation hypo-crite au niveau de l'espèce amena non seulement à un regain momentané du colonialisme, en tant qu'on s'était arrogé le droit de délimiter ce qu'était l'Homme et ce qu'il n'était pas, mais également à des avancées techniques énormes dans le domaine de l'exploitation des ressources terrestres, la Terre n'étant pas prise dans le compte du sujet de type Homme. Ces trois aspects, nous les retrouvons dans les mouvements de mai 68 : rassemblés dans une révolte contre l'Un-seul, révolte qui prend les traits d'un nihilisme actif qui se détruit avec ce qu'il cherche à détruire. Dans le slogan « la seule loi est qu'il n'y a pas de lois », c'est en effet un renversement de

l'Un-seul en néantisation de lui-même qui est accompli. Car cela ne se faisait pas de l'extérieur, mais c'était de l'intérieur que l'Homme-un a été phagocyté, versé dans l'homme multiple des affects. Et dans un premier temps réprimé en tant que minorité et détonation par la situation, le mouvement a été, c'est le corollaire le plus commun de ce type d'action, absorbé en elle par la suite, tant le mouvement aussi s'est essoufflé, l'acte de nier les conditions de constitution de la demeure ne pouvant mener qu'à une explosion puissante mais éphémère. Cette absorption a donné lieu à un accroissement de la porosité, toutes formes de barbaries naissant dès lors à l'intérieur de la trame dominante, cette dernière étant obligée de faire tenir en elle, sous le regard de l'Homme et sous sa justification (la rhétorique de 68 sert encore aujourd'hui à en consolider la vérité), les tendances les plus opposées, porosité qui ne cessa de s'accroître et ne montra son visage qu'après la chute du mur de Berlin, dans ce qu'on a trop vite appelé la victoire du « capitalisme ». On avait tiré profit du devenir-sujet typique issu de mai 68, mais le fait que n'exista plus dès lors un dualisme propre à maintenir une valorisation individualisante de l'Homme, qui puisse également servir de frontière et de justification à la société occidentale, et qu'il y avait maintenant, dans l'Espèce, des trames des plus diverses qui ne respectaient pas les prémices Humanistes, sous le chaperon desquelles vivait désormais l'homme multiple qui en avait au final actionné le moulin, amena à un repli sur l'identité, une montée en force de valorisations de l'Un-seul, tant on se trouvait confronté à l'en-acte de l'homme multiple et plus seulement à son abstraction, pour débordante d'affects qu'elle ait pu être. Si le 20^e siècle aura été un siècle de bataille contre l'Un-seul, une prise de distance avec ce type de valorisation, on voit que cet Un-seul y aura été en même temps des plus nécessaires en tant que fixatif dans une période d'expansion de la puissance humaine. Nous sommes avec la mondialisation dans la continuation de ce processus de prise de distance, dans lequel il y a à saisir le devenir-un-ensemble de la Terre contre les valorisations de l'Un-seul, mais où nous devons également apprendre à utiliser l'Un-seul dans notre organisation, comme fixatif et non comme valeur (et surtout pas comme valeur suprême).

Avec la mondialisation, les dangers de suture ne manquent pas, la suture étant toujours cette façon de faire converger toutes les tonalités vers un Un-seul, et ne manqueront pas de sitôt. Tant que le sujet tiendra les rênes de la politique, que nous verrons des sujets, par définition suturant, se taper bêtement les uns contre les autres à coup de gauche et de droite, de ce type de dualisme bien digne d'une époque comme la nôtre, nous ne verrons sur Terre qu'une *petite* politique. La tension dans laquelle les multinationales du commerce et les instances de l'ordre moral tiennent la vie politique est tout autant à déflorer violemment, car elles permettent ce petit fonctionnement sur soi-même de l'économie actuelle, où l'homme se méprise et se refuse à l'exploitation, à une acculturation forte. Que dire aussi du sujet dans le discours aujourd'hui de l'authentique, de la vie vraie, proche de la « nature », avec ce rousseauisme à la petite semaine ? Non seulement l'homme et toutes ses constructions *sont* de la nature, mais il n'y a pas de vérité dans la nature, la vérité n'étant qu'un mode de la constitution du sujet si elle est dans une tension d'ouverture, un mode de l'individu si elle est dans une in-tension stasifiée. L'opposition tout à fait factice entre nature et technique est aujourd'hui utilisée pour ralentir et suturer la technique, mais ce n'est pas seulement comme le dit Badiou que cette dernière en reste ainsi sur la touche, c'est que l'humanisme diverte la puissance technicienne dans ses circuits. La cohérence inhérente de la masse crée cette peur de perdre quelques uns de ses membres, alors que nos

ancêtres se sont bel et bien brûlés en domestiquant le feu, et que l'homme *doit* sacrifier, tant il est aussi évident qu'il fera toujours tout ce qui est en son pouvoir pour devenir plus. Quelles sont les conséquences de cette perte du tragique et d'une saturation concomitante de la technique à une tonalité de l'Un-seul, en l'occurrence celle de l'Homme en tant qu'espèce ? L'exemple de l'ordinateur dans les pays les plus développés est éclairant à cet égard : l'ordinateur domestique, et qui plus est, l'ordinateur familial. Voilà une bête qui ne miaule pas, ne demande qu'un peu d'électricité et d'entretien, en retour de quoi il sert d'esclave, et comme l'esclave il prend les traits de caractères superficiels de son maître, tandis que c'est, sous le seuil de crise, les *prêtres* de l'informatique qui posent les unes après les autres des situations et des modes d'organisation du tramage social (à grande échelle, c'est un des aspects de ce que Foucault et Deleuze nommaient la société de contrôle). L'appauvrissement va plus loin dans ce que, de plus en plus, on parle de l'homme avec un langage technique, ce qui tend à faire de l'homme l'égal de l'esclave qu'il utilise, dans une dénégation de la technologie, discours sur la technique qui est prise de distance à son égard, invention de rapports, constitution de la demeure de l'homme de demain. Comme je le disais plus haut déjà, il y a dans cette tentation de devenir le créateur de soi-même un ralentissement de la fusion qui tend à l'abstraction la plus totale. Mais si l'humanité actuelle s'entend à bercer sa base dans des simplifications, ce qu'on observe par exemple au niveau de la musique, rythmes, mélodies et paroles simplifiés à l'extrême dans une magnifique et morbide danse de l'oubli, il ne faut pas manquer de percevoir le double-tranchant de cette berceuse, qui mène d'un autre côté à libérer l'homme de son humanisme.

La production cinématographique est, depuis son invention, l'un des domaines les plus fertiles en technologies. De *Metropolis* à *Matrix*, en passant par *Les Temps Modernes* et *Terminator*, il y existe une tendance largement partagée à considérer la technique comme un moyen de mettre l'homme en esclavage sous la houlette d'une caste de privilégié, de l'écraser dans une structure tentaculaire qui loue et réprimande, fantasme du techno-prêtre et du techno-gouvernement, jusqu'à la simple suppression par des machines ou à la consommation de l'homme comme combustible, où l'homme devient esclave en tant qu'espèce, dernière situation qui ne peut déboucher, comme c'est le cas dans *Matrix*, que sur la résolution eschatologique d'angoisses typiquement chrétiennes. Une autre série de films montre la technique comme instrument de l'homme, que cette instrument soit maîtrisé, par exemple avec la jouissance toute adolescente d'un James Bond, avec le sérieux de films pseudo-scientifiques, avec l'insouciance infantilissante de certains mangas, ou que l'instrument se dérobe à la maîtrise par accident, par exemple dans *La Mouche* ou dans le non moins insalubre *Resident Evil*. Lorsque la technique est montrée dans l'usage qu'en peuvent faire des extra-terrestres, les fantasmes humains suivent la même binarisation, avec tantôt l'utilisation guerrière et destructrice de « technologies bien plus avancées que les nôtres », tantôt l'utilisation presque mystique, totalement incorporée au devenir de créatures surhumaines, et, en général, bonnes, quoique incompréhensibles et étranges puissent paraître de prime abord leurs agissements. Il existe malheureusement trop peu de films qui parviennent à conjuguer les deux aspects, celui de la maîtrise de la machine qui, en tant qu'extension de la puissance humaine, est créatrice, et celui de l'angoisse devant l'inconnu, l'immoralité, la complexité, et surtout devant cette absence de maîtrise totale de la part de l'homme que les machines de son invention parviennent mieux que lui à obtenir. La plus brillante exception, c'est *Ghost in the Shell*, né en pleine

ouverture, et en pleine crise, des années 90. Ce film non seulement parvient à reprendre à son compte le *Corps sans organes* d'Antonin Artaud et le *Théâtre de Marionnettes* de Heinrich Von Kleist au travers de corps technicisés et du piratage des « pantins » ainsi constitués, mais il développe face à cette absentisation du centre de gravité la trame-pensée d'un virtuel-réel, d'un lieu où la pensée est susceptible d'être prise comme en-acte, sans qu'il n'y ait plus de corps biologique auquel la rattacher. La perte du visage. Quoi de plus effrayant pour un sujet, et pour tout être humain ? Ou la perte de la mémoire, *Blade Runner*, la perte de tout ce qui nous fonde comme une personnalité à part, indépendante et libre, qui s'est construite patiemment au gré de ses expériences. Le sujet dilué dans le troupeau des individus, devenu un matricule ou un code barre dans les camps de concentration, le système social, les supermarchés, et le sujet écartelé dans un trop de hasard, dans cette souveraineté qui nous suspend entre les six parois d'un cube de miroirs le reflétant à l'infini. Que peut-il rester, si je m'avance par-delà ma construction de sujet, par-delà la trame-pensée que j'ai construite, organisée, que j'ai fait fusionner avec précaution à mon devenir, jusque dans mes actes et la perception que j'ai de moi-même, c'est-à-dire jusqu'à ma propre conscience ? La réponse donnée a le bénéfice de trancher : ce qui restera, au même titre que l'extension corporelle que j'aurais donné à mon corps, du pacemaker à la prothèse, du corps bionique au cerveau boosté, sera ce que j'aurais construit.

La mise en relief, l'idéalisation de tous les mouvements qui s'agitent dans ma mémoire, de tous mes affects, de toutes les pensées qui ont pu naître en moi, la construction, pour part accomplie au travers de mon devenir-sujet, d'une trame-pensée qui me soit particulière, qui soit le réceptacle de tout ce que j'ai été en tant qu'enfant, en tant que frère et fils, en tant qu'amant et ami, de mes lignes de fidélité, de la terre habitable que j'ai été, est à vif dans la construction d'un *ghost*. Le *ghost* est un double de soi, qui n'est d'abord pas soi, mais qu'on investit comme un véhicule, comme une clé dont le monde est devenu la porte. Et pour être idéalisé, il comporte toutes les zones d'ombre de ma vie, surtout les zones d'ombre, la douleur et la profondeur d'une âme en tant que matière-mémoire de mon devenir-un-ensemble. Comment cela peut-il être accompli ? Comment la psyché humaine peut-elle produire quelque chose, elle qu'on a pris l'habitude de considérer comme une production humaine, un effet et non une cause ? Mais cette manière de stopper net la prolifération de la psyché est elle aussi... une construction ! la mémoire est une construction et elle n'est dans une vérité quant à la re-présentation du passé seulement lorsqu'une fidélité lui est appliquée en tant que mémoire. Elle est autrement déformée, éclipsée, froissée par les volontés qui s'agitent dans l'homme, du dedans et du dehors de lui. L'individu est peut-être le produit de sa mémoire, sans tonalisation spécifique en propre — que sera par exemple la fidélité à un événement qui exerce un pouvoir formateur sur la mémoire, propre à bâtir la demeure du sujet — : la mémoire de l'individu est souvent modifiée, non par ce processus de soi au monde et du monde à soi qu'est un devenir-sujet, mais par celui que rend possible sa porosité simple et son peu de résonance, l'impression par une trame déjà construite de toute une série de tonalisations qui reforment, voilent et orientent la mémoire de l'individu, avec souvent une extrême violence. A ce titre, la psychologie avait reçu au 20^e siècle toute sa valeur de ce qu'elle était un travail sur la mémoire, ses déformations, ses fuites, ses éclipses. Les instruments de traduction des archétypes ancestraux dont nos racines traversent les épaisseurs sédimentées se révèlent plus que profitables à l'émergence de devenirs-sujet. Mais je n'oublie pas le revers de la médaille, la psychologie devenant au contraire captatrice dès le moment qu'elle trame le sujet lui-

même, comme Deleuze en a montré de frappants exemples. Inventez ! N'interprétez pas ! Voilà ce que je pourrais imaginer Badiou et Deleuze adresser d'une même voix à tout devenir-sujet qui éclôt. C'est que l'interpréter est pour Deleuze dans la fusion sur le monde d'une trame préconstruite, d'un calque de trame que l'on projette sur tout, d'une trame-fusion, dans mon langage, en perte de vitesse, tant dans son actualité que dans son effectuation. Or s'il s'agit pour le sujet de suspendre le plus possible de trames-pensée au bénéfice de son propre devenir-trame, il s'agit pour le type du personnage que je vais maintenant développer de suspendre également son devenir-sujet et son tramage de fidélités.

Mais pour cela, il faut se sortir de la différenciation consistant à penser séparément ce qui produit et ce qui est produit. C'est la vieille question de la cause et de l'effet, mais l'homme y trouve de telles facilités pour asseoir son pouvoir qu'il n'est pas prêt semble-t-il de la laisser se décanter dans la flamme. Si je suis cause, en bousculant une commode, du vase qui tombe, le vase qui tombe serait l'effet produit par mon action, et de même, si mes parents, faisant l'amour, m'ont procréés, ils sont la cause et je suis l'effet, ils sont l'actif de ce qui produit et je suis le passif de ce qui est produit. Qui pourra soutenir en effet, sans avoir recours à la religion, qu'il a choisi de naître ? Mais l'homme, comme le dit Artaud, « aurait très bien pu ne pas chier ». Il aurait très bien pu ne pas faire de ses œuvres des autres lui-même, ne pas faire de lui un néant fixe devant l'être de la Création, ou ne pas procréer des individus passifs face à la divine famille. Je n'utilise d'ailleurs pas ici le mot « création » dans le sens religieux qu'il a pris à travers le christianisme, ce sens de création *ex nihilo*, mais dans celui qui le fait revenir à la même racine que le verbe croître. Et je n'ai pas plus besoin d'un démiurge pour œuvrer la matière : ce qui est produit est dans ce qui produit, et ce qui produit est dans ce qui est produit, de manière que tout cela s'interpénètre dans le flux et le reflux du devenir. Spinoza faisait en son temps de Dieu une cause immanente mais non transitive, amenant que Dieu n'est pas le producteur de ses modes, œuvrant le réel, mais ses modes eux-mêmes, et qu'en ceci il n'a jamais d'antériorité par rapport à lui-même, comme c'était le cas chez Descartes, où Dieu cause de soi se trouvait être sa cause en s'antéposant sans cesse à lui-même. Ce qui se trouvait avant moi, mes parents, s'ils veulent exercer un pouvoir sur moi, ont intérêt à m'interpréter comme l'effet passif de leur activité, et à l'inverse, si je veux prendre le pouvoir que j'ai en propre, en tant que multiplicité-forme, en tant qu'interprétation-en-acte, j'ai intérêt à m'interpréter comme cause active, à même de produire d'autres multiplicités-forme, cependant que dans de telles interprétations, moi ou mes parents nous antéposons à chaque fois en notre propre fondement, oubliant que nous sommes non seulement producteurs mais produits, que notre production se trouve être productrice au même titre que ce qui nous a produit était lui-même production. Et donc, en ce qui concerne la construction d'un ghost, non seulement n'est-il pas créé à partir de rien, mais en tant que production il est lui-même producteur, de même que n'importe quel stylo est producteur, sans avoir besoin pour cela « d'être pris en main par quelqu'un qui en connaîtrait son emploi ». Le stylo est une interprétation-en-acte, est réel, et de même que nous le donne à penser la théorie du chaos, n'importe quelle réalité, qui est toujours mouvement (et mon lecteur, s'il a en tête le stylo, pensera au mouvement de la rotation de la Terre dans lequel est pris le stylo, le mouvement du système solaire et ainsi de suite de tous les côtés), mène à des perturbations qu'il n'y a plus guère de sens de nommer ses « effets ».

« Les livres sont des tombes » écrit Artaud, et les droits d'auteur, les brevets, les licences, les héritages, révèlent cette préoccupation omniprésente qu'a l'homme d'être

reconnu pour la cause active de productions passives, montre surtout sa faiblesse quant à l'acte qui consiste à se détacher d'elles, à les donner au monde, faiblesse et lâcheté de mères étouffantes, ces Mères de l'Être qui répugnait tant à Nietzsche et à Faust. Une œuvre n'est entière que par le don en elle de son créateur, cette sorte de don à la vie qui est une des plus puissantes expressions du devenir, une extase inarrêtée. Que l'on cherche alors dès à présent d'autres fixatifs que ceux de la cause et de l'effet, où l'accent sera mis non sur le manque qu'implique cette valorisation dans un couple dichotomique, mais sur la surabondance qu'implique la valorisation du devenir-autre, du devenir-fantôme et matière d'interprétation, voilà qui me semblerait pour le moins une belle tâche pour les temps à venir.

7

Nous passons avec le type du personnage de l'autre côté de l'inversion du Un-seul, nous traversons le nihilisme qu'est cette inversion, en chiasme plutôt qu'en miroir, en homothétie de rapport inverse. Et cette position du personnage comme étant un être du passage lui donne sa tonalité ambiguë, imprévisible, forcément « dérangement » du point de vue de la situation. Pour lui, il ne s'agit plus qu'à moitié de faire fusionner une interprétation-pensée avec l'interprétation-en-acte qu'il est, car pour l'autre moitié, c'est de faire fusionner l'interprétation-en-acte qu'il n'est pas encore avec l'interprétation-pensée-en-acte qu'il est dont il s'agit. D'où le ghost, qui, propulsé dans des interprétations-pensées distinctes, est ce à quoi il s'agira pour le personnage de faire fusionner des réels toujours plus lointains, de son corps en premier lieu à son entourage, selon la force qu'il parviendra à dégager de la distance ouverte par lui. Le personnage est en ceci d'une porosité faible, mais d'une résonance très poussée. Je n'entends pas seulement par là que le personnage est peu influençable, mais qu'il a une tendance typique à se refuser à tous types de domination, et à n'accepter, non sans une lutte de chaque instant, que celles qui lui sont nécessaires. Cependant il n'est pas plus « séparé » du sujet que ce dernier ne l'est de l'individu, et s'il lui prend de ralentir la trame fusion inversée qu'il tient ouverte, s'il se laisse glisser dans cette lenteur, il peut sans autre redevenir sujet, que ce soit en en portant le masque, la trame-fusion inversée, ou en se versant lui-même dans cette trame-fusion, c'est-à-dire en reversant également son ghost dans un vécu. Ce dernier aspect met le personnage dans un danger relatif à la perte de sa résonance, car l'offrant aux influences par la porosité accrue du sujet, il y a le risque qu'il se fasse inonder par ce tramage du vécu, inondation qui menace le ghost, lequel doit être reformé après toute immersion. Quant à la résonance poussée dont le personnage fait état, c'est sa capacité à entrer dans une trame et à l'inverser, la rendant ainsi apte à appeler le monde pour que ce dernier y fasse sa demeure, à l'y contraindre en vertu d'une souplesse dans la tension, qui y sont déterminantes. Le personnage est donc le vivant du masque, il ne cesse de passer, d'être dans le passage d'une trame à l'autre, d'une tension à l'autre, inter-trame, inter-ton, ou comme le dit Shastar : « tout ce qui existe n'est autre qu'une échappée momentanée dans une existence spatio-temporelle », et nous retrouvons ici le voyageur, le navigateur, que sa barque soit le *principium individuationis* de Schopenhauer, le *cogito ergo sum* de Descartes, ou encore chez Pascal : « il y a plaisir d'être dans un vaisseau battu par l'orage, lorsqu'on est assuré qu'il ne périra pas ». C'est à chaque

fois un concept qui permet chez ces penseurs la traversée du chaos, qui fait une coupe du chaos dirait Deleuze, parce que la traversée trace une dimension particulière à travers les flots furieux du devenir. Pour passer de masque en masque, découvrir la vérité qui se cache sous chaque vague, dans le flux et le reflux, le personnage utilise de même un corps-concept, une barque conceptuelle, un ghost, au travers duquel il poursuit sa traversée, sans toujours cet apaisement de vieux philosophe...

La distance ouverte par le personnage, ce n'est plus comme chez le sujet un espace habitable entre un α et un ω , entre une naissance ou une renaissance, et la mort, qui est morte simplement parce que mourir est inévitable. Le personnage tient ouvert une distance entre des ω et des α , toujours sur le revers des trames, dans l'entre-deux d'une mort et d'une naissance, où la mort devient la condition première de la vie, du toujours-entraîné-de-devenir-autre. Le concept de matière fantôme est par là utile au personnage, puisque ce concept, tenu séparé du monde sans être séparé de sa propre réalité, permet en pensée et en acte ce passage dans l'inter-trame, il fait figure de fil d'Ariane, parce qu'il est devenu l'en-acte qui guide le personnage dans son devenir, c'est-à-dire une pensée-en-acte, en tant que pensée. A ce point que le personnage n'est plus vraiment dans une inhérence stricte à sa complexion : parce qu'il traverse les parois du labyrinthe, change de disposition en vertu du Minotaure qu'il rencontre, et dans ce changement il est toujours meurtre de Thésée, ce Thésée qui abandonne Ariane pour devenir le fondateur unique d'Athènes, il le brise en devenant-un-ensemble de lui-même et du monstre, quand Thésée se sert du monstre comme d'un miroir. Le personnage est donc l'aboutissement d'un premier cycle ternaire qui est sur le mode du deux, et dont il est l'instance éveillée, schizoïdie active. C'est-à-dire qu'il n'est pas comme l'individu dans des oppositions binaires, l'un ou l'autre, ou l'un avec l'autre du sujet, mais dans un devenir qui suppose seulement du deux : passage de l'un à l'autre et de l'un dans l'autre, sa vitesse et sa souplesse le tenant éloigné de toute macération du vécu. A ce titre, le personnage est un dominateur, non dans le sens qu'il chercherait à dominer tout ce qu'il rencontre, à l'écraser ou à le posséder : la possession n'est pour lui que moyen vers des fins plus hautes, la vie dans son devenir incessant, devenir-autre perpétuellement recommencé dans lequel il ne cesse d'accentuer le poids de ses gestes, et ce jusqu'aux limites de sa force, qui est force-pensée-en-acte. Toujours sur la brèche, jamais chez lui, typiquement parlant le personnage est en même temps dans l'adaptation d'une grande souplesse et d'une grande précision, et en même temps un fruit bourré des graines du hasard, une dynamite, traversé qu'il est par des fulgurances qui le possèdent. Ces possessions ou ces dominations dans lesquelles il entre, qu'il ente et qui le hantent, nonobstant doit-il les vouloir comme ce qu'il est, car le refus ici impliquerait un retour au sujet et à la demeure. Une telle attitude, on le voit, suppose d'un devenir-monstre, d'un devenir-animal et puissance d'instinct, parce que ce qui est monstrueux pour le sujet, cette chimérisation de soi, doit être vécue comme si elle était la propre chair, la propre âme du personnage. Cet aspect de la possession étant corroboré par le fait que, de moment en moment, suivant la complexion des devenirs qu'il rencontre, la trame-fusion qu'il inverse sera celle la plus à même de lui donner l'exploitation maximale du multiple circonscrit en acte à ce moment-là : dans son devenir-chimère, il est ainsi lui-même son propre outil, la marionnette et le marionnettiste, le créateur et la création.

De fait, un certain nombre d'appréciations et de comportements humains propre à l'individu et au sujet ne sont plus d'actualité. Pour le personnage il n'y a par exemple pas de doute, parce qu'il n'y a pas de vérité, je veux dire qu'il n'y a pas même cette

vérité qu'il n'y a pas de vérité, que tout en lui n'est qu'agir porté en tout ce qu'il touche. En effet, si le doute est dans l'interprétation-pensée chrétienne le pari de Pascal, un pari douteux parce qu'il est dans un jamais-encore-ici, il est dans une interprétation-pensée telle que celle-ci dans le toujours-déjà-là du joueur et de l'audace qu'il sera à même de faire valoir. Et s'il n'est pas seulement abstrait, le doute hyperbolique cartésien trouve ici un second souffle : dans l'en-acte de la pensée, sauf la mise en suspension continue du ghost, il est rencontre absente de toute trame-pensée, discontinuité radicale et premier pas dans la traversée, l'hyperbole étant toujours dans une tendance à se renverser et à passer de l'autre côté de l'infini qu'elle poursuit. Un autre comportement qui diffère de celui du sujet est celui du personnage à l'égard du choix. Il n'y a en effet plus de tonalisations stabilisées et stabilisantes qui permettent d'opérer des choix par fidélité, et l'économie même de sa complexion, devant être prompte à s'adapter à des corps différents, n'est vectorisante qu'à chaque fois dans la mesure même de ces corps et de la trame-fusion inversée qui les prend. Mais de par son ghost, le personnage reste attaché à des goûts, qui pour ne plus être des exigences propre à certaines fidélités, n'en sont pas moins dans un sens des nécessités viscérales qui corroborent la résonance propre du personnage. Si le ghost est une suspension continue, il n'est pas pour autant fixé à son clou, toutes les expérimentations que fait le personnage, tous les différents corps et les différentes tonalités qu'il traverse, hormis le cas de la possession qui découle de tentatives d'infinisisation de la résonance, seront prise dans le compte de l'idéalisation du ghost, qui doit être sur ce point dans un agencement machinique du toujours-entraîn-d'idéaliser, un devenir-ghost, sans quoi ce dernier n'apparaît comme leurre, virtuel irréel. Et à vrai dire, en matière de goût, il se pourrait même qu'un être qui revêtirait les majeurs aspects du type ait un goût prononcé pour la vérité...

Le type du personnage est utile pour considérer ce qu'il pourra advenir de l'homme dans des corps de plus en plus artificiels. Mais cela, on le voit, va plus loin. Il s'agit d'une éthique du joueur et du guerrier. Je repense à mes lectures de Castaneda, quand le sorcier yaqui fait bouger son corps d'un seul bloc, comme si ce n'était pas un corps articulé qu'il bougeait, mais un plan sur lequel était fixé son corps, une suspension continue. Et bien c'est cela que je suis entrain de décrire... Par une syntonalisation avec les tonalités propre d'une interprétation-en-acte donnée (un corps, une mécanique, d'autres personnes, jusqu'à des groupes), le personnage passe à l'intérieur de ces interprétations-en-acte, il devient intérieure à celles-ci en tant qu'agencements de tonalités sur une trame. Et donc, d'une simple virtualisation de la matière-mémoire d'un sujet dans des corps techniquement transformés, le type du personnage se déploie jusqu'à ces êtres que l'on appelle communément les grands hommes mais aussi les grands désastres de l'histoire. On peut considérer Napoléon, Hitler, César, pour prendre ces exemples classiques, comme des actualisations du type, en raison de leur capacité à développer, non leur propre trame de sujet, mais une image d'eux-mêmes (qu'ils vont promouvoir aussi en dehors d'eux : statues, effigies, jusqu'à se faire adorer en tant que « personne » à la manière d'un Octave) qui va leur permettre de détourner les trames existantes, et en particulier d'habiter la trame d'un peuple. Le ghost est à ce titre comme l'étoile d'une personnalité, enracinée seulement dans ce propre feu. Nous ne pouvons que soupçonner chez ces hommes une capacité à raréfier, à se faire rare comme le remède en temps de crise, à devenir rare dans la relance de la pensée qui retourne les mots et leurs agencements à la relation en-acte, une capacité longuement cultivée qui leur donne de constater la trame-fusion en place ainsi que le réel des rencontres sous-jacentes, en macération jusqu'à l'explosion. Cet en-acte qui macère, ils

sont à même de le reprendre à leur compte en créant des passerelles de la trame de la situation à une trame qui, utilisant pour partie ces relations sous-jacentes c'est-à-dire aussi les trompant pour partie, permet la mise en place d'une économie des forces maximale pour le dégagement d'un surplus, lequel sera adonné aux enjeux que leur goût les font tendre à assouvir. Les deux aspects du possédé et du dominateur s'exposent ici en ce que ces « personnages » sont à la fois dans un mouvement où ils impriment à la masse une direction, et dans un mouvement où ils n'apparaissent que comme les porte-paroles de quelque chose qui demandaient violemment à naître, qui était déjà là, en latence, auquel il ne manquait que l'étincelle qui embrase. Ils sont à la fois les médiateurs de cette trame sous-jacente de relations qui demande à naître et les fous qui vont imprimer leur marque, leur goût, de façon indélébile à la trame à qui ils donneront effectivement de naître. J'ai donné là un aperçu de cette capacité du personnage à habiter la trame d'un multiple circonscrit, d'un corps, d'un peuple, à la détourner, à la former, à galvaniser des masses et en retirer la force comme si c'était là son propre corps, utilisant des trames déjà existantes (Hitler utilisant Nietzsche en le déformant, ou bien Napoléon et le Code civil qui synthétise des lois et coutumes déjà présentes sous l'Ancien Régime) avec virtuosité et scélératesse, prenant de vitesse les tonalités, inventant sur le vif, mais dans des règles du jeu existantes au niveau de la pensée qui déterminent leur réalité, c'est-à-dire inventant essentiellement dans l'action, en vertu de contingences immédiates. Cependant, le type ne se réduit pas à ces hommes dont la représentation ne cesse de vaciller : un homme comme Hitler qui s'est à ce point oublié dans son jeu, s'est trop fondé dans une sujétion à lui-même pour pouvoir encore être qualifié de représentant du type. Hitler n'avait pas si mauvais goût qu'on se plaît à le dire, ou plutôt, ce n'est pas le problème : mais il était de ces piètres économistes qui oublient de compter leur propre appétit dans l'équation du devenir-un-ensemble qui les traverse. Et le personnage devrait avoir pour violence première une violence dirigée contre lui-même, avant d'être voulue dans le monde, afin d'être à même, sa survie en dépend, de ne s'attacher à aucun des masques qu'il a été, et tout en les voulant de toute son âme, de ne se laisser former par aucun jusqu'à l'os : le danger est particulièrement prégnant aussi bien dans le cas des hommes historiques, lorsqu'ils tombent dans le culte de soi, que dans celui des hommes sans organes, qui se risqueraient de même à un culte du néant et de la facilité du même.

Mais qu'est-ce qui amène ainsi un sujet vers l'expérimentation du devenir typique du personnage ? Il y a je crois presque toujours une rencontre avec l'art, dans un vécu, une rencontre avec l'esthétique, le sentiment du beau à même le devenir, qui propulse dans un devenir-personnage. Notre époque se joue de l'art comme on l'entendait autrefois, tant d'un côté on ne cesse depuis cinquante ans d'en détourner les œuvres, tant de l'autre il y a peu de lieu aussi réactionnaire que les musées d'aujourd'hui, où l'on contemple des natures mortes sans y être assailli par la révélation de notre devenir-autre. Les villes sont devenues de ces natures mortes ou décors figés, strates sur strates, des décors presque sans acteur, pigmentés par la masse des figurants. Mais que diable ! n'existe-t-il pas aussi un individu qui ne soit pas celui-ci qui se meut péniblement sur le bitume, n'existe-il pas une révélation, sous la pauvreté et le ressentiment, d'une force d'affirmation de soi, qui s'affirme même dans ces conditions de vie pauvres avec charme, et parfois même une certaine innocence dans la volupté ? Ainsi d'un peuple qui, soulevé comme un plan d'eau par de tribulantes cavales, devient comme la surface inégale de la mer reflétant un ciel d'orage, où percent ici et là les sourires du ciel profond. L'art a ici son rôle à jouer, et la chose n'est pas si difficile

qu'on le croit. Mais il faut modifier le caractère de l'œuvre, en montrant que ce ne sont pas les hommes qui vont vers les œuvres, les apercevoir dans les musées, les louer, les critiquer, mais que ce sont les œuvres qui vont vers les hommes. Le devenir-personnage est en stase parmi ces canevas qu'il fait bouger et qui le bougent à travers lui, par-devers eux, comme le paysage mouvant autour des voitures sur une autoroute, qui se déroule à une vitesse moyenne continue sous les carrosseries qui n'avancent les unes par rapport aux autres que dans des rapports assez faibles. C'est ainsi que Nietzsche, percevant un certain achèvement de la philosophie, s'exprimait sur ce que le penseur devrait dès alors être à même d'utiliser tous les concepts formulés par la tradition dans des combinaisons et variations multiples, vers des fins multiples : c'est tout bonnement ce qui se fait aujourd'hui non seulement dans le domaine de la pensée mais dans celui de l'art. Parler de sophistique n'a plus aucun sens lorsque l'on considère que les utilisations, pour scandaleuses qu'elles puissent paraître aux yeux de la tradition (mais depuis quand les morts ont-ils droit de cuissage sur les vivants ?), que les utilisations qui sont faites de transformations passées sont dirigées vers l'accroissement de la vie présente, que cette vie soit celle de la masse citadine, de chefs d'état ou d'un pêcheur de l'île de Skye par son accès à internet. Accroissement, dans ce qu'il y a d'une part nécessité de structurations du vécu de plus en plus exigeantes, dans la précision et l'adéquation, d'autre part parce que l'action de délier les œuvres du tombeau du temps linéaire est on ne peut plus précieuse pour considérer que la vie ne mène pas qu'à la mort, pour changer le sens de la valorisation dominante. Il me semble qu'au contraire de dévaloriser les œuvres du passé, leur mise en tourbillon d'apparaître, comme c'est en l'occurrence de plus en plus le cas avec le réseau global (qui n'en est encore qu'à une forme larvée), conduit à les revaloriser au fil des existences présentes où se mêlent le passé, le présent et l'avenir, dans la force du toujours recommençant. L'art actuel doit donc viser à ce genre de valorisation de la vie ascendante, dans tous les visages que celle-ci peut prendre, un art qui nous permette de respirer loin de tous ces fanatiques en robe blanche, un art de la santé luxuriante, colorée et chaude, lucide jusqu'à la cruauté, et qui pour cela ne craigne pas de défaire les interprétations-pensée parasitaires, plonger son regard jusque dans les affects, les comportements, les réflexes, défaire les sortilèges pour en lancer de nouveau, activer décidément les soufflets de la forge et mener à une décantation dans la distance — c'est chant d'amour sur champs de bataille — par laquelle l'homme apprend par où la vie se retire de nous et par où elle se compénètre dans la flamme.

8

Il y a donc chez le personnage une modification dans la valorisation : où se trouve le centre de gravité de l'existence ? Pour l'individu et le sujet, il se trouve d'abord dans la certitude sensible modelée par une interprétation-pensée fusionnelle (par exemple la plupart des mouvements artistiques et politiques du 20^e siècle, mais aussi la modélisation du monde accomplie par une jeune femme lorsqu'elle se croit enceinte), et qui peut bien, comme dans les pensées idéalistes, placer un centre de gravité en dehors de l'existence actuelle (dans le futur ou dans le ciel, mais aussi dans l'événement pour le sujet transitif), laquelle devient typiquement un ici-bas mensonger par opposition à l'ailleurs d'un monde vrai. Ce qui est par contre typique du personnage, c'est qu'il

annule la construction « centre de gravité » — la fusion d'une réalité avec une valorisation exclusive qui en fait la réalité — en comprenant tout ce qui est comme interprétation-en-acte. Il a la force et la confiance nécessaire pour ne pas avoir besoin d'inscrire un Être au frontispice de son temple particulier, assez de force aussi pour ne plus être dépendant de fidélités qui, bien qu'elles ouvrent des fenêtres et des portes sur le monde, enclosent leur perspective de murs fondateurs. Dès le personnage s'ouvre une réalité où la gravité, en tant qu'être, dans et sur du devenir, est partout égal, égal, tandis que les devenirs sont tous différents : ce que j'ai exprimé plus haut dans le concept de *matera prima*. Si pour le personnage les phénomènes sont valorisés selon les hasards médiatisés de son parcours, pour le type du créateur (que je commence dès maintenant à développer), les phénomènes se distinguent selon deux mouvements dont il recherche les dynamiques : celui de la vie ascendante, qui est devenir-apparaître toujours plus puissant, et celui de la vie descendante, qui est devenir-même toujours plus puissant. Ce qui ne signifie précisément pas que la vie ascendante est plus que la vie descendante, dans l'être elles sont de « même nature », elles sont. L'a-tension du créateur est à prendre garde de ne laisser aucune valorisation s'immiscer dans l'être de ce qui est, car ce qui existe n'est jamais cette égalité que pour devenir-autre, pour être pensé ainsi, et n'est égal en être à tout ce qui est que conceptuellement, avec le risque toujours présent de perdre cette distance, et de considérer tous les devenirs comme égaux entre eux.

Le personnage passe donc à travers le concept et y tient ouvert une distance, mais de l'intérieur de la réalité du concept, tandis que le créateur en tant que créateur du concept se trouve à la fois à l'intérieur et à l'extérieur (ce que fait par ailleurs le personnage pour son corps-concept). Pour aller plus avant, je me propose d'abord de revenir sur la pensée, en tant qu'elle est d'une certaine manière la vie du concept, la raréfaction de l'air qui porte les sons : j'avais plus haut que ce qui était premier n'était pas la pensée mais le mot, ou plus exactement, le correspondant sonore délié de la relation de lutte d'une rencontre en particulier, devenu par la déliaison le correspondant d'une rencontre-type. La relation entre moi et un morceau de bois par exemple, le rapport de pouvoir qui est à l'œuvre dans la rencontre, qui s'y cherche (et s'y trouve sous le mode de la domination et de la soumission, mais aussi sous ceux de la collaboration, de l'interpénétration, de l'influence), ce rapport dans la relation qui l'implique, entre chez l'homme dans des fluctuations de vitesse qui lui permettent de discerner le morceau de bois de son propre corps, permettant le geste qui consiste à montrer, puis la parole monstrative qui parle pour le geste. Selon les contingences et les transcendances dans lesquelles je suis pris, je vais dire « bois » plutôt que « wood », que « truc » ou que « ouah ». Mais ce mot de la parole monstrative n'est pas encore pensé : il est le correspondant d'une rencontre-type d'un certain homme (enfant, adulte, adolescent, homme de Cro-Magnon, Louis XIII, etc.) avec une multiplicité-forme particulière, et donc avec un devenir-un-ensemble et une temporalité particuliers, avec laquelle il est entré en lutte ; et un correspondant délié parce que nous ne ré-accomplissons pas à chaque fois la rencontre, mais nous basons la plupart du temps sur des rencontres déjà effectuées que nous tonalisons dans des trames-pensée fusionnelles. La plupart de nos paroles sont donc abstraites de la relation de force qui a lieu à chaque instant entre nous et entre moi et les multiplicités que je ne cesse de rencontrer. Les mots ne décrivent donc pas les multiplicités-forme en leur complète immanence, pas plus qu'ils ne décrivent nos rencontres avec elles, mais font appel la plupart du temps à des tramages de rencontres-type que nous faisons fusionner avec

nos rencontres actuelles, en déformant ces dernières jusque dans leur immanence, en inscrivant par la domination ces qualités dans des immanences seulement partielles, fermées de notre côté, c'est-à-dire investie dans leur porosité par une tonalisation relationnelle qui ne tend à être totalisante que dans le cas de relations-type abstraites. Dès lors, la pensée est à reprendre en soi le mot, à le remettre au diapason de la rencontre actuelle, c'est-à-dire à une vitesse qui raréfie le sensible du mot — sensibilité qui est l'actuel du mot en tant qu'il est dit, qu'il effectue telle vibration sonore qui est rencontre actuelle, mais aussi et surtout, cette sensibilité qu'on raréfie est dans l'opération de telle ou telle fusion, inscription de tel rapport de force qu'il faut remettre en branle —, afin que la relation en-acte reprenne le dessus et que, dans la distance entre la rencontre et le mot ainsi créée, nous puissions vivre la lutte, devenir-un-ensemble actualisé de ce que nous sommes avec la multiplicité-forme rencontrée et en retransformer la relation produite en un correspondant sonore délié de la rencontre. Il tient d'un certain effort sur soi que de se reverser dans la relation exprimée par le mot, de ne pas se laisser parasiter par un usage de mots qui nous excède, pour retourner par la pensée jusqu'à la rencontre elle-même, qui n'est jamais la même.

L'exemple de la poésie est intéressant à cet égard : la pensée y monte vers la raréfaction du mot, mais au lieu de rester comme la philosophie dans cette raréfaction et d'y conceptualiser les relations issues de rencontres actuelles, elle se rejette presque aussitôt dans la vibration, au point qu'on serait tenté de parler d'intuition, parcours très rapide du mot à sa raréfaction, de la raréfaction au surgissement du hasard vécu dans cette transparence, et de la rencontre en retour jusqu'aux mots, faisant du dire poétique une parole privilégiée de la relation, dont la lecture à voix haute est la plus pleine expression en raison du fait que c'est le moyen pour l'auditeur d'actualiser ses propres modes de rencontre, et de les actualiser non seulement par l'intégration de trames-pensée plus actuelles mais également par la confrontation corporelle aux mouvements vibratoires du poème en tant qu'interprétation-en-acte. Quant à la philosophie, elle est perpétuel retour à la rencontre et à la lutte, tant elle se doit selon les forces qu'elle emprunte de considérer le monde dans son devenir. Chez Platon, l'Idée n'est-elle pas l'expression de la relation, plutôt que celle d'une relation-type mise en relief après avoir été abstraite en tant que mot ? La fameuse table du menuisier n'est en effet pas la table issue de la rencontre et de la brèche qui loge en son silence — et l'acte de penser seul permet la raréfaction nécessaire à rendre à la relation née dans la rencontre sa puissance de devenir, qui est autrement dominée dans l'immanence d'une trame-fusion ou dans la transcendance d'un devenir-un-ensemble qui l'inclut — et n'en est alors pas moins efficiente ni réelle. Si l'on considère en effet que cette simplification a donné lieu à tout type d'actions qui n'auraient pas eu lieu si telle chose n'avait pas été précisément prise dans la trame-fusion qui en fait une table, dans un ralentissement de la relation-type issue de la rencontre d'un certain homme à une certaine multiplicité-forme qu'il a créé en lui imposant la forme et le nom de table, alors nous devons voir le bénéfice de cette simplification, et toutes les réalités qui n'auraient pas eu lieu s'il avait fallu à chaque fois rencontrer à nouveau ce quelque chose, qui lorsqu'il a été rencontré était face à son autre dans un rapport de force déterminé par le multiple pur des rencontres et du hasard qui participe de l'œuvre. Mais sans trop vouloir m'avancer sur « ce qu'a voulu dire » Platon, il y a relativement à cela deux pièges pour la pensée : le premier dans l'idéalisation de rapports de force déjà effectués, menant à un redoublement de l'abstraction, tel qu'une certaine idée de Dieu en fait état ; et le second dans la négation de ce que les mots, mêmes abstraits, n'en sont pas moins des opérateurs réels

de rencontres futurs, qui pour être peu fertiles en événementialité pour le sujet encastré dans son fût, n'en peuvent pas moins s'avérer diablement pertinentes sous cette déclinaison.

Le créateur se donne à la rencontre, il est amour de la relation en devenir. Et on voit que je fais du penseur et du contemplatif des actualisations du type : et donc question : comment font-ils pour penser les relations, et en quoi sont-ils créateur ? S'il faut penser les relations à l'œuvre, il est nécessaire de pouvoir d'un côté entendre toutes les relations, même les plus lointaines, et de l'autre d'opérer des mouvements de synthèse de ces relations dans des interprétations. Le premier aspect consiste à poser un concept de réalité par lequel ce qui est participe d'une même nature. Platon et Eros, Héraclite et le feu, Descartes et le pensable, Nietzsche et la volonté de puissance, tous sur le modèle de Parménide et de la voie seule praticable de l'Être. Ce qu'il y a ensuite, c'est la manière qui naît chez Platon, au terme du voyage propre à un penseur, de coupler le réel ainsi construit à une valorisation : l'Idée est bonne, la réalité du concept est bonne, non seulement meilleure que sa non-réalité, mais également meilleure que d'autres réalités. Il y a déjà là un artifice, prompt à attirer le vulgaire, à le charmer. A s'attirer soi-même aussi. C'est ouvrir un jeu, un plan avec ses règles, ses ouvertures, ses coups spéciaux. La création d'un terrain de jeu, qui embrasse un concept de réalité, puis la création d'une valorisation à même le devenir. L'individu, le sujet, le personnage, ne peuvent entrer dans une vie de la pensée que par l'accès ouvert par un concept de réalité : tout est quelque chose, sans quoi la pensée est impossible — même la chimère, n'en déplaise à Dun Scott, ne serait-ce que parce qu'elle produit une impression sur la pensée —, cependant que la valorisation se déboîte et se ralentit à mesure que l'air est plus dense qui la respire et la porte à la parole. C'est une matrice que cherche à atteindre le créateur, une matrice qui permet à la vie de donner le meilleur d'elle-même, le meilleur c'est-à-dire également le pire, la tension la plus haute qu'elle sera capable de tenir entre ses extrêmes, de plaisir et de souffrance. La Terre change, les hommes changent, leur langue, leur valeurs, leurs habitudes, et c'est dans un affinage des conditions de luttres que se tient le créateur, affinage de la parole, affinage des règles et des valeurs, afin d'exploiter au maximum les ressources d'une époque, d'ouvrir le jeu au maximum de ce qu'il peut être. Pour ce faire il doit retourner à la rencontre, à l'en-acte, défaire les pensées, les lenteurs, les concrétions stabilisées, il doit évaluer, physiologiquement chaque terme dans tous les devenirs-ensemble qu'il est à même de percevoir, puis construire des conditions, des bornes, des semblants de frontière, des semblants de valorisation, en les donnant comme des réalités nécessaires, pour permettre l'éclosion de jeux toujours renouvelés, qui cherchent à englober l'actuel et le lancent dans des espaces-temps sur la lancée desquels il se trouvait déjà.

Le personnage a par exemple besoin d'un concept de réalité, dans lequel il entre complètement, et dans cet intérieur il crée et tient séparé son ghost, il tient séparées différentes trames, il se dégage de la valorisation du devenir et ne garde que le concept, que la matrice et non la direction, et à ce titre le personnage est un type stérile du point de vue du jeu ouvert par le concept, dangereusement stérile, à la façon de l'aède chez Platon. C'est ensuite qu'il va utiliser les différentes trames à l'œuvre, mener son jeu de l'une à l'autre, sans fidélité et sans demeure, avec seulement son ghost, sa cabane volante, ses bouffées de scandale. Et c'est pour ce type le seul endroit où il est créateur, tandis que pour le reste il utilise en les inversant des trames déjà existantes qu'il intègre depuis son ghost à des réalités. Le personnage est donc celui qui s'extasie dans le monde, dans le sens de l'ek-stase qui signifie avoir son lieu hors de. Et plus

précisément, il s'extasie ainsi en transduction, qui est acte de guider dans l'inter-trame, d'une trame à l'autre, les interprétations-en-acte qui tout à la fois attendent de lui et le repoussent de toutes leurs forces, jusqu'au moment critique qui voit naître les grands hommes. Mais le personnage suppose toujours d'un autre type de devenir : celui du créateur. Ce dernier est aussi une extase, mais non dans d'autres multiplicités-forme distinctes, dans des multiples circonscrits, mais dans le multiple pur, vers lequel il est dans une surtension propre à son type de devenir-un-ensemble.

La tasse de café que j'ai devant moi, sur une petite table ronde de bistrot, est réelle sous plusieurs aspects, celui que je lui imprime comme tasse de café, celui des différentes autres perspectives qui seraient entrain d'observer la scène et établirait une proportion entre moi, la table, la tasse et l'arrière-plan, l'un ou l'autre se distinguant plus nettement dans la focale, celui encore de la tasse en tant qu'interprétation-en-acte, dans l'immanence relative de ses matériaux et dans la transcendance de l'atelier où ces matériaux ont été formés en cette tasse, même si pas celle-ci exactement, celui de quantité d'autres multiplicités-forme qui peuvent soupçonner ou ne même pas envisager la réalité qu'elle est, sans ne cesser d'avoir sur elle une influence. Mais ce que je ressens le plus dans ce bistrot c'est le regard des autres personnes, les trames-fusion inconscientes qui se déversent sur le monde dans un ensemble dynamique circonscrit, des trames-fusion qui sont de peu de densité et lente, étant donné le peu d'attention que l'on donne à une tasse de café. D'une façon assez intrigante, il me semble, à considérer cette tasse de café, devenir de plus en plus imperceptible à ces trames, à ces faisceaux d'attention qui ne connaissent pas toujours les lois ni ne maîtrisent les accidents et les charmes qui leur feront tourner la tête de ce côté-ci à tel moment, plutôt que de ce côté-là. En entrant ainsi dans le plérôme de construction de « cette tasse », beaucoup de strates-pensée se sont défaites, mais le créateur qui contemple va plus loin, va jusqu'à percer ce plérôme, s'extasiant en lui et à travers lui, devenant par là de plus en plus invisible aux yeux du monde construit. Un rappel, une présence connue, une parole adressée, pourraient ramener d'un seul coup le contemplatif vers ce monde qu'il a quitté, rétablir « la réalité » dans laquelle il pourrait parler à son tour de manière à être entendu. Mais là rien de tel ne se produit. Il descend. Malgré ce mouvement ce n'est pas une intériorisation propre à la « connaissance », bien qu'il s'agisse effectivement de se concentrer en soi pour descendre jusqu'à la pointe de ses pieds et d'en bondir immédiatement jusqu'à la couronne de l'œuf ainsi formé — et de descendre par là en-dessous des stratifications courantes que l'homme, cet être de surface, a mises en place dans la construction de son exister — d'ainsi devenir sous-jacent et saisir un peu de la tectonique des trames, remonter par la bouche de volcans jusqu'au cœur terrestre, dans ce feu, dans cette chaleur et cette profonde lumière auxquelles répond le bouillonnement chantant du créateur. Si on connaît à Platon la métaphore inverse, celle de la montée, hors de la caverne, vers le soleil de l'Idée, a-t-on assez pris garde à toutes les apories qui se sont développées au fil de ses allées et venues ? Et ne sont-elles pas autant de descentes labyrinthiques, pour trouver la sortie de la caverne, mais des descentes qui se heurtent à la lave solide de volcans éteints, sentiers autrefois dégagés ? — « C'est du plus bas que le plus haut doit atteindre son sommet », répond Zarathoustra. Et cependant ce n'est pas au type du créateur de faire éclater la lave à la surface, il ne fait qu'en montrer les voies, à d'autres plus fous encore que lui, après les avoir explorées et s'être maintes fois trompé de chemin, au péril des fumées de soufre et du silence des abîmes. Mais c'est ici que le personnage cesse de

suivre le créateur, car le personnage va jusqu'à la surface, c'est là son but, tandis que le créateur poursuit vers son sommet, et le chemin qu'il a emprunté s'efface derrière lui.

Seul le créateur peut ainsi s'élever au-dessus des trames après s'être enfoncé dans leurs entrailles, s'élever et percer la croûte du sens qui voile la relation qui est toujours en-acte. Le survol du créateur, une fois qu'il a touché à son sommet, voilà une chose étrange et peu commune. Platon et son Idée du Bien, Descartes et la *causa sui*, Hegel et l'Esprit absolu, Nietzsche et l'éternel retour du même, aussi différents que sont ces sommets, ils partagent de n'avoir été atteint qu'une seule fois et une fois pour toutes, d'être des zéniths dans le devenir qui les a portés, devenir qui se sont soudain vu, au terme d'une lutte déchirante, eux-mêmes transportés. Le créateur est suspendu aux sommets de hautes montagnes, il survole son « horizon de lutte » car il ne regarde pas de bas en haut mais de haut en bas. Quid de sa « verticalité pensée » ? C'est là son horizon : l'interprétation-pensée en tant qu'interprétation-en-acte, la surtension à soi, la syntonalité dans l'équilibre. Mais équilibre hasardeux, chutes et remontées, trop violentes et trop rapides parfois, au point d'en rendre inaudible ces voix d'anges affamés. Les brèches du hasard sont devenues des champs de veines, des terres obliques, des pluies de nitroglycérine. Sur ces champs le créateur hasarde ses flèches... et il y mène aussi l'existence d'un stratège, tant si pour une part il est un foyer de la mise en relief de son époque, par sa transparence au réel actuel, il tient à lui de faire dériver cette idéalisation vers d'autres formations, par un travail très fin de falsification au niveau des tendances assumées par son époque (ce dont il peut, et parfois doit, faire de manière inconsciente, puisqu'il n'y a en effet aucun moyen de convaincre mieux qu'en ne faisant pas qu'affecter de croire vraies les paroles dont on veut convaincre, sans non plus tomber dans l'illuminisme, quoiqu'une telle dérive ait fait ses preuves sur les plus réactifs). Tous les changements impliqués au travers de la traduction des textes, de la copie, de la transmission, de l'enseignement, les diverses personnes qui ont transmis, chacune avec leurs affects, leur mémoire propre, leur rhizome spécifique, montrent à quel point *rien* ne nous est arrivé intact d'un passé qui ne nous est pas si commun. Mais les grands penseurs dont la mémoire externe de l'humanité a retenu les noms ne sont pas ceux-ci qui ont amené un élément neuf à la construction humaine, tel petit ajout ou retranchement qui fait toute la différence, mais ceux-ci qui ont fait de toutes ces nouveautés des tournants décisifs par une force de synthèse hors du commun, devenir-ensemble en décirconscription toujours plus lointaine, puissance d'interprétation.

9

Cet essai s'est voulu dans les mirages de l'aurore, dans des limailles de terre ocre, il s'est voulu, sous le mouvement d'une plume qui s'efface doucement dans la chute ; et puis lisse, un soleil d'hiver, quand dans l'épaisseur presque nulle surgit enhardie la flamme, dure, invaincue, sur son char guerrier ; il s'est voulu enfin avec l'économie de ce qui veut vivre, ce qui signifie aussi : ici et là j'ai été détruit, et rien dès lors ne sera plus comme avant.

La piètre compréhension qu'on a aujourd'hui de l'économie me suggère le désir de préciser la manière dont je l'entends. Confondre l'économie avec le commerce est parmi les plus grandes méprises contemporaines, sur pied d'égalité peut-être avec l'habitude qui consiste à prendre toute donation de sens comme un acte de religion. Et

le spirituel dans le commerce, la bourse protestante, est bien l'avatar le plus ignoble de cette petite vie en col de chemise ou en col de prêtre. Combien de temps pourra encore durer cette mainmise des ploutocrates assis à boire le thé en mangeant des spéculations, le changement de régime énergétique et la fin de l'accroissement de la population mondiale nous le dira bientôt. Mais dès aujourd'hui il y a à réduire cette tension qui occupe la politique, comme on occupe des toilettes, entre le commerce et les instances morales. Cette tension s'est mise en place avec le christianisme, et s'exaspère aujourd'hui avec le dernier désespoir dans une économie du manque dont on voit partout les séquelles, tantôt ridicules, tantôt dramatiques. J'entends économie dans le sens grec de la gestion d'un foyer, lequel n'est pas le centre fixe de ce que je suis, sa figure solaire, mais bien cet ensemble tourbillonnant de mon corps par lequel je deviens. C'est l'œil du tourbillon plutôt, l'immobile produit de tous les mouvements, l'éclair dominateur qui compénètre toutes ses voix élevées en un chant par-dessus les possibles, elles qui reviennent vers lui, le créent, le poursuivent, et le plus de différence le plus de mouvement, le plus de profondeur et de fureur ascensionnelle, le plus de dureté dans la tension. Dans une telle pensée du typhon, on comprendra ce que peut signifier un devenir-univers, ce qui tourne pour former un ensemble et se retourne toujours à renaître dans ce mouvement. On comprendra qu'une économie cohérente doit prendre en compte bien plus de paramètres qu'elle ne fait aujourd'hui, qu'elle doit surtout être à même de s'inventer, pour rendre le meilleur dans l'exploitation de l'homme par l'homme, dans l'élévation de l'humanité comme un seul bloc, qui présuppose de se tenir en ce lieu où la mort *peut* être le premier pas d'une vie plus accomplie. Quelle est la vie maintenant, c'est ce que je demande.

Et à quelle forme plus haute veut-elle encore, me traversant peut-être, écrivant le sonnet turbulent de lames d'or d'une petite sente entre les roches, donner naissance ? Celui qui s'appelle le créateur-joueur, le grand « ce que », la grande sécheresse, tant il s'épuise en lui des forces nombreuses, est ce mouvement de passe-passe parfait entre les nuages — et peut-être un vulgaire truc pour ferrer le poisson, peut-être pas, qui sait ?

— Ah je vous y prends à faire des paris !

— Ne croyez pas que j'ai de sympathie si particulière pour un dieu assis au bord de l'étang avec sa canne à pêche, peut-être déjà plus pour un dieu chasseur, plus encore pour un dieu qui pense... Un dieu qui aime la Terre, philosophe pour l'amour de ses reins irrigués d'or, de ses désastres, de sa nuque bruisante, des molleses qu'elle hasarde au gré de ses membres capables de la plus grande dureté, celle de l'accouchement.

— N'est-ce pas plutôt vous qui êtes suspendu par les lèvres ?

— Pourtant vous me cernez à vous seul ?

— Je ne vois pas pourquoi vous dites cela. En fait, je ne vois pas pourquoi vous dites cela plutôt qu'autre chose... et alors ? quelles preuves avez-vous que tout ceci n'a pas été que pure sophistique ?...

— Ma foi je n'en ai aucune, je l'avoue non sans gêne... je suis nu !

Aucune preuve, rien de si condensé, à montrer, à appeler. Si ce n'est ce nom, l'union de la pensée créatrice et du corps de toute naissance, créant dans ses élans les conditions mêmes du jeu qu'elle joue, exerçant un pouvoir en amont de sa proue comme la mélodie connue par cœur qui entraîne, attire, exfolie des convergences qui fluctuent et vibrent, comme des fers à cheval frappés à cadence ascendante. Ho ! dira sans doute la raison qui tient les rênes de l'attelage ailé. Evohé ! c'est la réponse du

chaos vivant. Le créateur-joueur est un type de l'immédiateté de la vie à la vie, il est à chaque instant son expression maximale, son jeu parfait. En lui les tensions sont claires et brutales, les forces sont défrayées dans la fertilité du multiple pur, les relations se traduisent, limpides, en paroles et en actes, juste telles qu'elles sont vécues. Une résonance extrême, prompte à séduire, à charmer les bêtes, les hommes, les lacs, les machines, jusqu'au plus intime de ce qu'ils sont, faisant devenir avec lui la vie entière par l'affirmation de la lutte, divinisant la vie dans toutes ses contradictions, sacrifiant la vie à la vie, parvenant, comme nous y parvenons une ou deux fois dans notre existence, à créer d'un seul coup les conditions du jeu et le coup de maître que ces conditions y ont rendu possible. Perfection du double-mouvement. Montée de plus en plus prompte et grimaçante, qui monte dans d'affreux miaulements, chat devenu échelle, pignon de dorsales hérissées et multipliés dans l'énigme. Jusque dans ce moment nuptial, jusqu'à cet éclat furieux dans la nuit surroborée de rêves et de roides fièvres, où le cœur de Mitsugané hurla sur la pierre, la pierre dans l'œil de la rosée, de l'attente qui endure et prépare à l'éclosion suprême.

— Mais que dis-je ? Et vous alors ?

J'ai entendu une voix, la voix d'un minuit qui s'éveille, et cette voix m'a dit :

« Prenez ce vélo, ses roues sont fermes, son guidon est haut et courbé agréablement, ses chaînes pas tout à fait muettes. Et allez, faites circuit de par la vie, laissez votre langue en compagnie des limaces, traversez les rivières, circulez entre les creux du minuscule bitume, dévalez puis grimpez, puis dévalez encore ! puis montez encore ! Et construisez des mondes, enchaînez-les avec cette gratuité du verbe qui fleurit chez les Celtes ou les Hindous, qui pose ses voies ferrées à la cime des arbres, qui chez les Grecs devient dur comme l'airain des lois, des axiomes, des définitions, mais tout cela emporté par ce caractère gratuit, d'un don absolu de soi. Naissez à la brûlure de la sensibilité. Et vivez cette atmosphère du sentiment dans laquelle la vie et toute existence se dilate et fait cracher leurs rayons corrodants à ces vierges multicolores qui sont ses filles campées sur les ruines du ciel, arc-boutées dans les embruns, et la charogne, et le verre, et leurs corps ruisselant de miel jusqu'entre les cuisses du sommeil où les neuf sœurs font leur repas des étoiles sans nombre et préparent les valises d'autres invisibles voyageurs. »

hiver 2005-2006

Mathias Clivaz

Sourçographie non exhaustive

- Dead Can Dance* : Swans ; Cantara ; Ocean.
Ennio Morricone : Il vizio di uccidere ; L'estasi dell'oro ; Quasi morto, Invenzione per John.
Goldfrapp : Slippage ; Oompa radar.
Vangelis : Deckard's dream ; Bicycle riders.
Walter Carlos : Timesteps.
Beethoven : 9e Symphonie ; March from a Clockwork Orange (Arr. par Walter Carlos).
Ikue Mori & Zeena Parkins : Transparent things ; Ghostlake.
John Cage : Music for Percussion Quartet.
Pink Floyd : Careful with that axe, Eugene (Instrumental).
Lively Ones : Surf Rider.
Sonic Youth : Pendulum Music (Steve Reich).
Terry Riley : A Rainbow in Curved Air.
The Doors : The spy ; An improvised Ode to Friedrich Nietzsche ; Queen of the Highway.
J.-S. Bach : Toccata & fugue en d-moll (à l'accordéon par Yuri Jurikov).
Ensemble Nipponia : Kabuki music.
- Friedrich Nietzsche* : spécialement l'avant-propos du Gai Savoir ; L'Etat chez les Grecs ; Le crépuscule des idoles, Flâneries d'un inactuel, § 8 ; Dithyrambes de Dionysos ; fragments posthumes 14 [89] et 35[82].
Deleuze & Guattari : Mille Plateaux, en particulier les chapitres 1, 3, 6, 10, 11 ; Qu'est-ce que la philosophie ? ; Critique et clinique (sans Guattari).
Alain Badiou : Manifeste pour la philosophie ; Le Siècle.
René Descartes : Règles pour la direction de l'esprit ; Discours de la méthode.
Platon : Phèdre ; Le Banquet ; La République ; Critias.
Thomas Mann : Docteur Faustus.
Hésiode : Théogonie ; Les travaux et les jours.
Rainer Maria Rilke : Les élégies de Duino ; Sonnets à Orphée.
Antonin Artaud : Pour en finir avec le jugement de Dieu (émission radiophonique).
Meister Eckhart : en particulier le sermon intitulé De la pauvreté en esprit.
Heinrich Von Kleist : Du Théâtre de Marionnettes.
- Ridley Scott* : Blade Runner.
Masamune Shirow : Ghost in the Shell ; Ghost in the Shell 2 : Innocence.
Ron Fricke & Philip Glass : Powaqqatsi ; Koyaanisqatsi ; Naqoyqatsi.
Michel Foucault : Michel Foucault par lui-même.
- Serpieri* : Druuna, Morbus Gravis 1 & 2.
Jodorowsky : Le lama blanc (avec Bess) ; Les Technopères (avec Janjetov et Beltran) ; L'Incal (avec Moebius) ; La caste des Méta-barons (avec Gimenez).
Milo Manara : Le tarot érotique.

*